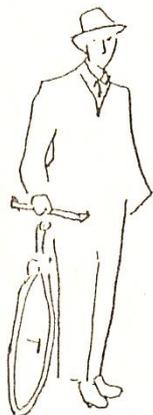


Robert de Passorio Peyssard



## LE FILM DE LA LIBERATION



*Récit, par un témoin,  
des événements qui se sont passés  
à Paris entre le samedi 19 août  
et le samedi 26 août 1944*



Robert de Passorio Peysard

## LE FILM DE LA LIBERATION

*Récit, par un témoin, des événements  
qui se sont passés à Paris  
entre le samedi 19 août et le samedi 26 août 1944*

*"Paris, depuis plus de quatre ans, était le remords du monde libre. Soudain, il  
en devient l'aimant."*

Charles de Gaulle  
Mémoires de guerre, tome 2

## L' AUTEUR



Robert de Passorio Peyssard  
1884-1957

## Un mot de son fils Bernard

- Etant enfants, nous aimions et respections notre Père, mais le  
trouvions trop réservé, même timide.
- J'ai découvert l'homme fort qui se cachait derrière cette réserve,  
un jour de promenade dans les bois environnant Besançon.
  - Nous nous étions attardés, mon Père et les quatre enfants. Le  
crépuscule s'annonçait. On marchait vite, en serrant les rangs, les  
quatre petits pas rassurés du tout.
  - Soudain, en passant près d'une ferme isolée, deux chiens  
de garde se précipitent sur notre petit groupe, les crocs  
menaçants.
  - Mon Père, qui avait son manteau sur le bras, le met rapidement  
en boule et fait face aux deux "loups", les dominant avec sa  
canne, au bout ferre.
  - Pendant l'action, j'ai regardé mon Père et j'ai découvert  
son autre homme, sûr de lui, défendant sa nichée.
  - Depuis ce jour, je savais que derrière le rebours, se cachait  
l'armure du vrai chevalier - et j'en étais fier.
  - Mon Père, ce héros au sourire si doux...

Souvenirs d'enfance qui ont marqué  
le gosse que j'étais.

Bernard de FP

Supplément à la Revue du Notariat du 31 mai 1939

PETIT  
FORMULAIRE ANNOTÉ  
DU NOTARIAT



Photo de promotion de l'Ecole du Notariat (1909)  
L'auteur est au premier rang, assis, en bas à gauche.  
Source: Denise Guyon Le Bouffy.

## AVANT-PROPOS

L'auteur de ce récit, Robert de Passorio Peyssard, alors directeur de l'Ecole du Notariat, fut un témoin attentif, passionné et courageux de la Libération de Paris. Pendant les journées qui précédèrent l'événement, et le jour même de l'entrée des chars de la division Leclerc, il sillonna Paris à bicyclette, plus particulièrement le quartier Latin, entre le boulevard Saint-Michel et la rue Monge, entre le jardin du Luxembourg et la Seine. Il avait à l'époque soixante ans.

Il nota tout ce qu'il avait observé, sur des feuillets dactylographiés que sa soeur Germaine a conservés après sa mort. Germaine de Passorio Peyssard a donné plus tard ces feuillets à Françoise Guyon le Bouffy, qu'elle considérait un peu comme sa fille depuis qu'elle en avait eu la garde pendant l'exode en 1940.

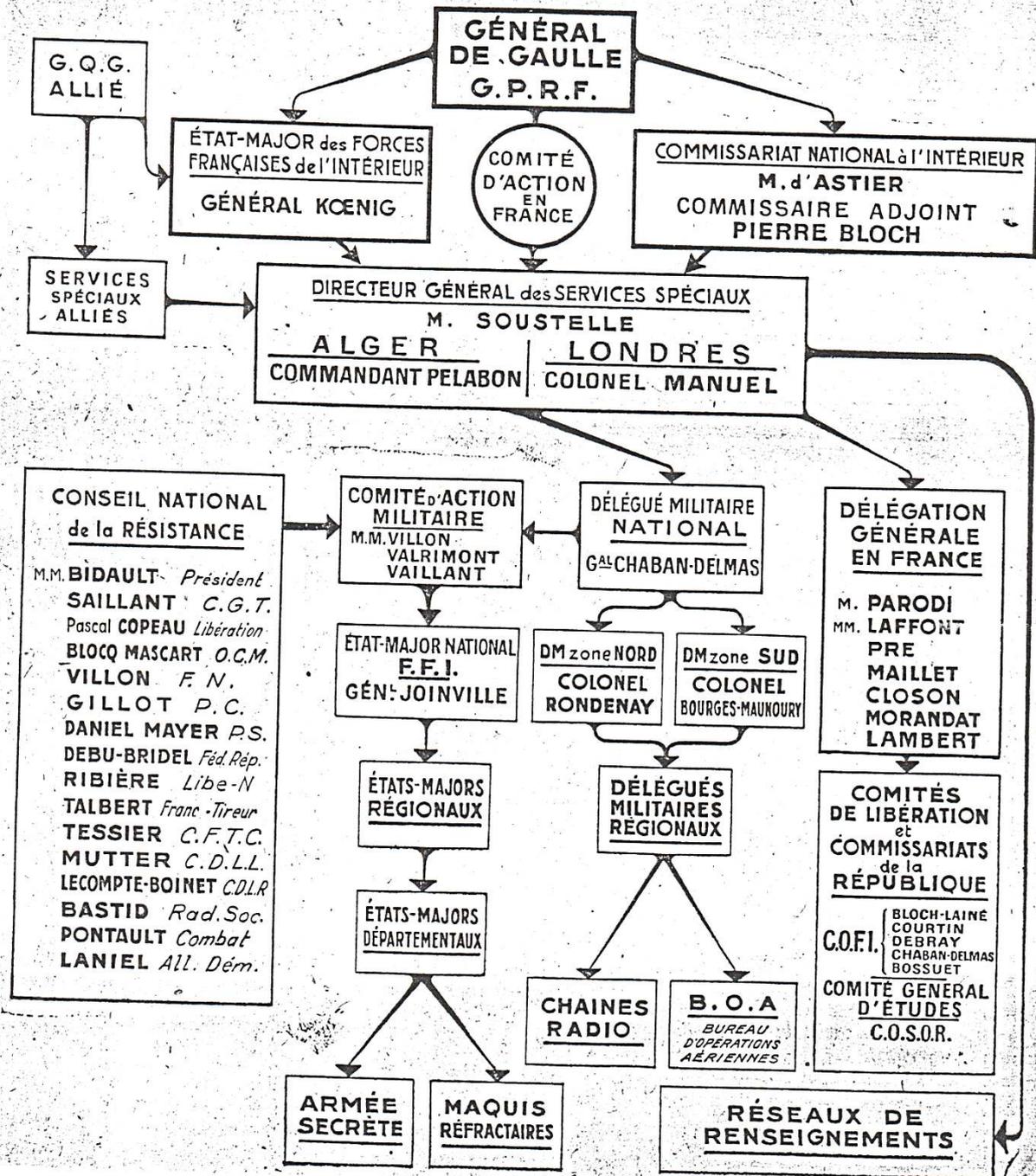
Le récit de Robert de Passorio Peyssard constitue un témoignage vivant, précis, lucide, et non dépourvu d'humour, qu'apprécieront ceux qui ont vécu ces événements à Paris, et tous ceux qui, plus généralement, s'intéressent à l'histoire de cette époque.

Cinquante ans après les faits, Françoise Guyon Le Bouffy a entrepris, avec l'aide de son époux Jean-Claude Marcel, et de leur fils Antonin, de faire connaître ce récit.

Le titre de l'ouvrage, "*Le film de la Libération*", est le titre donné par l'auteur lui-même.

Les photographies et autres documents reproduits visent, bien sûr, à illustrer le texte, mais aussi à évoquer la vie durant cette période.

# TABLEAU DE L'ORGANISATION DE LA RÉSISTANCE



Source: LES CAHIERS FRANCAIS D'INFORMATION  
Bulletin hebdomadaire publié par le Ministre de l'Information  
N°27 du 17 août 1945

## PREFACE

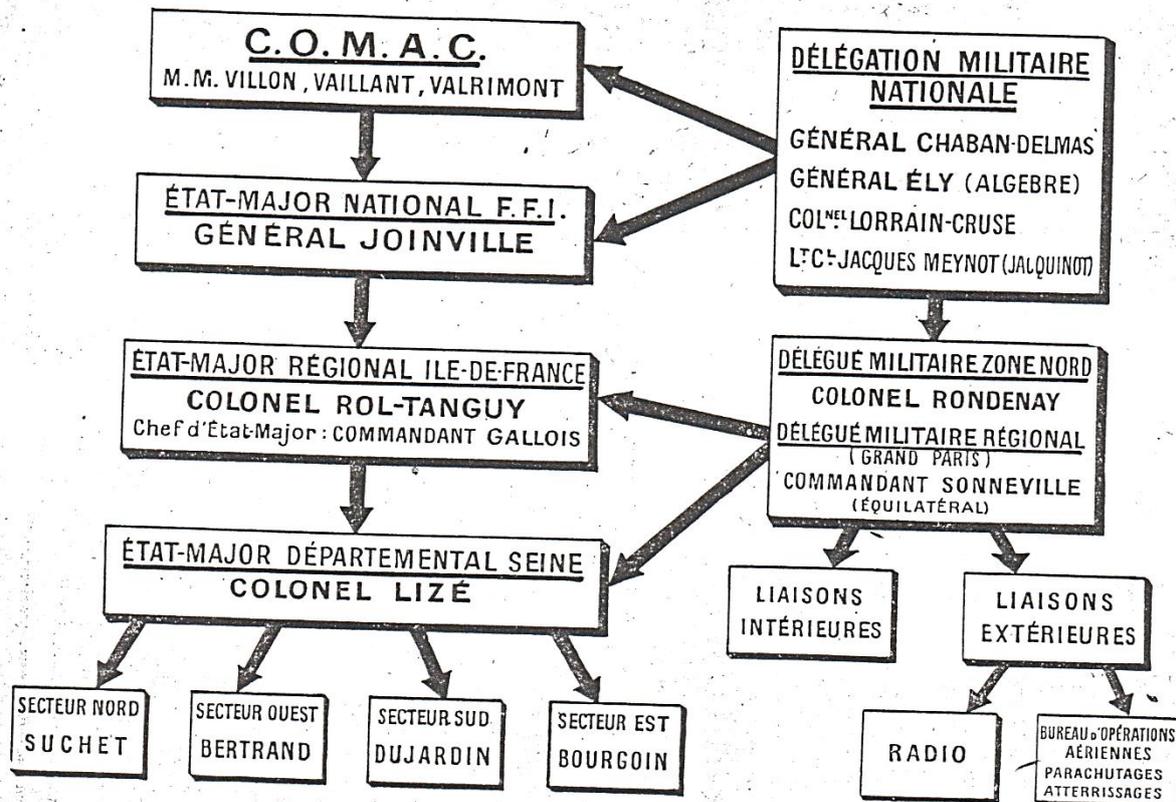
Le 19 août 1944, le Comité Parisien de Libération déclencha une insurrection contre l'occupant. Pendant une semaine, la capitale fut le cadre d'affrontements dont les habitants furent les témoins privilégiés. Ceux-ci ont vécu l'événement avec intensité et, même si le document présenté ci-après ne relève rien d'inédit, il a l'avantage d'être assez général pour permettre de soulever les questions clés du moment.

La première était militaire : la guerre touchait à sa fin, mais l'Europe restait à libérer. Dans ce contexte Paris était une place importante, essentielle pour celui qui y vivait dans l'attente de la victoire et pour tous les Français en tant que symbole national ; mais elle ne l'était pas pour les Américains qui visaient en priorité Anvers (base allemande de sous-marins) et le Rhin. Pour leur forcer la main, les Français Libres ne pouvaient pas grand chose : de Lattre venait à peine de débarquer en Provence (le 15 août à la tête de 260.000 Français) et engageait le 19 la bataille pour le contrôle de Toulon et Marseille. Le maréchal Juin était sur le front italien à préparer la percée de Bologne (septembre). Quant à Leclerc qui avait débarqué en Normandie le 1er août avec sa division blindée, il était retenu à Rambouillet par ordre du haut commandement américain. Pour tous ces combattants, la libération de Paris était décisive, mais elle ne leur était pas permise. Pour les Allemands eux-mêmes, qui, selon Pierre Miquel, n'y avaient laissé que *des forces faibles*, la place n'était pas une priorité. Si Hitler avait donné l'ordre de tenir, la guerre se jouait ailleurs. Seuls les Parisiens pouvaient donc précipiter l'événement.

L'enjeu militaire étant ailleurs, c'est finalement le politique qui l'emporta. Au delà de la libération, se posait déjà la question du pouvoir, de sa nature et de son contrôle. Robert de Passorio Peyssard les connaissait sans doute, mais pour ce "Français occupé" les distinctions entre les combattants ne semblaient pas primordiales : il ne vit "*aucun brassard nettement communiste*" (cf samedi 19) et il n'évoque jamais la sensibilité communiste du colonel Rol-Tanguy. La bataille pour le pouvoir n'en est pas moins à l'arrière plan de tout son récit. Si les Américains hésitaient à foncer sur Paris, c'était pour des raisons logistiques, mais aussi parce qu'ils n'étaient pas pressés de libérer la capitale au profit d'un gouvernement provisoire qu'ils se refusaient encore à reconnaître. De Gaulle n'avait pas la sympathie des alliés. A Paris, le représentant de ce dernier (Parodi) avait accepté l'insurrection mais, parce qu'il ne contrôlait pas les forces combattantes de la capitale, il négocia une trêve, celle-là même qu'évoque notre témoin (cf dimanche 20). Pour des raisons inverses, les FTP rompirent cette trêve, provoquant ainsi une dangereuse contre-attaque allemande. L'enjeu pour les mouvements de la Résistance était de tenir les points stratégiques de la capitale en vue de l'après guerre ; mais, pour le Parisien, seul comptait la bataille contre les "*boches*" et les "*salopards*".

Derrière la bataille de Paris se joua ainsi une partie décisive de l'histoire intérieure française d'après guerre. Mais les Français qui furent témoins des

## ORGANISATION MILITAIRE A PARIS



### LA SITUATION DE PARIS

Elle résulte de la combinaison de trois facteurs : par la densité de la population, très favorable à la vie clandestine, Paris et sa banlieue constituaient un gigantesque maquis. Au point de vue militaire, l'importance stratégique de Paris ne peut être sur-estimée : noyau ferroviaire et routier de la France, la capitale était pour les Allemands le seul point par où ils auraient pu tenter d'évacuer vers l'Est leurs armées de l'Ouest. Enfin, au point de vue historique et psychologique, la tradition glorieuse du peuple de Paris en faisait le théâtre idéal d'une insurrection patriotique.

C'est pourquoi la bataille, déclenchée avec un armement dérisoire et des effectifs encadrés en petit nombre, puisa sa véritable force dans le soulèvement spontané de la population parisienne tout entière, qui fut sans aucun doute le facteur déterminant du succès.

Les effectifs encadrés, c'était tout d'abord les combattants F. F. I. des 4 secteurs : Secteur Nord,

8.168 hommes; Secteur Est, 10.536 hommes; Secteur Ouest, 7.603 hommes; Secteur Sud, 8.086 hommes.

A cela s'ajoutent les Milices Patriotiques des usines et des entreprises parisiennes (environ 2.000 hommes), les Groupes Francs de la Délégation Générale sous le commandement du Général Henri Martin et, surtout, la Police parisienne qui devait fournir un appoint important de combattants entraînés, armés et résolus.

Quant à l'armement, il était indéniablement misérable : quelques armes lourdes, quelques mitrailleuses, une centaine de mitraillettes, un millier de fusils, autant de revolvers et 200 grenades. Il s'accrut heureusement au cours de la bataille du matériel allemand « récupéré » et des armes camouflées en banlieue qui furent amenées à Paris pendant l'insurrection.

Il reste qu'au matin de la bataille, les insurgés étaient peu nombreux et presque complètement désarmés. Jamais audace incroyable ne fut mieux récompensée.

Source: LES CAHIERS FRANCAIS D'INFORMATION  
Bulletin hebdomadaire publié par le Ministre de l'Information  
N°27 du 17 août 1945

combats, parfois au prix de leur vie, ne semblent pas s'en être préoccupés. C'est là que survient l'intérêt du document dans la mesure où il peut illustrer le décalage qu'il pouvait y avoir entre le simple citoyen et ses représentants. Dans le contexte de la Libération, Robert de Passorio Peyssard incarnerait assez bien le premier : il n'évoque pas les enjeux militaires et politiques; il ne pose que la question de la liberté. Le texte qu'il nous propose semble exprimer ce que dût être le sentiment de ceux qui ont vécu l'occupation sans être ni collaborateurs ni résistants actifs. Qu'était donc cette majorité silencieuse que l'historiographie a longtemps écartée de ses préoccupations ? Plagiant Raymond Aron, nous pourrions parler de *spectateurs engagés*. A l'instar des Parisiens suivant les combats de leur balcon au risque de se faire tuer, des badauds commentant les opérations ou de cette petite vieille faisant ses courses comme si rien ne se passait autour d'elle (cf mercredi 23), Robert de Passorio Peyssard prit, lui, sa bicyclette pour vivre l'événement. Il savait qui étaient ses héros, mais les guerres franco-françaises qui murissaient déjà en arrière-plan de la bataille n'apparaissent pas dans le propos du témoin. Pour lui, il n'y avait que des hommes dignes d'admiration (cf jeudi 24) et des "*salopards*" (cf vendredi 25).

La libération de Paris ne fut qu'un court instant dans la guerre et loin d'être le plus décisif pour la victoire finale sur l'Allemagne nazie. Ce fut un moment palpitant pour les Parisiens qui en ont payé le prix, même s'il fut "*bien au dessous de ce que nous étions prêts à payer*" (début du récit). Cette semaine fut pourtant un moment où tout bascula pour précipiter les Français dans une nouvelle histoire. C'est le moment d'un tournant que l'on ressent à la lecture du récit de Robert de Passorio Peyssard : celui-ci nous transmet en effet une impression de temps suspendu, quand tous les acteurs de l'histoire semblent hésiter avant d'entrer dans une nouvelle période : les Parisiens attendent avec fébrilité une libération qui tarde à venir, les Américains se font forcer la main, les Allemands (qui ont surtout résisté en banlieue) répliquent plus qu'ils ne manoeuvrent et semblent ne pas savoir quelle attitude prendre ; ils hésitent à tirer sur notre témoin (cf lundi 21) et nul ne sait ce que veulent les "*salopards*". Seuls, les résistants semblent décidés. Ils apparaissent néanmoins partagés entre leur volonté combattante et les risques de provoquer une bataille sanglante et destructrice.

La bataille a eu lieu. Des Parisiens sont tombés et les plaques commémoratives rappellent le prix du sang versé. Il est difficile d'apprécier la valeur tant quantitative que qualitative de ces morts. Combien de combattants ? Les victimes sont-elles vraiment pour moitié des curieux (cf vendredi 25) ? Quelle proportion par rapport aux quatre années d'occupation ? Peu importe, au fond, car ce furent d'abord des hommes et des femmes auxquels la barbarie a enlevé ce que chacun a de plus précieux. Mais pourquoi ? Comment peut-on en arriver là ? Avec tous les moyens qui lui sont donnés, l'historien s'efforce d'éclairer l'esprit des nouvelles générations ; mais il reste à chacun d'avoir une curiosité aussi vive qu'un Robert de Passorio Peyssard pour ne jamais laisser la mémoire s'éteindre tout à fait.

Jean-François Lecaillon  
Professeur d'histoire  
à l'École Albert de Mun  
Nogent-sur-Marne

Germaine de Passorio Peyssard  
1983-1966



L'immeuble du 78 rue Claude Bernard

Robert de Passorio Peyssard habitait, au numéro 78 de la rue Claude Bernard, un appartement qu'il partageait avec sa soeur Germaine, dont le nom est plusieurs fois cité dans le récit. Lorsqu'il parle de sa rue, il l'appelle familièrement "la rue Claude".

Lorsqu'il parle de l'Ecole du Notariat, qui était située rue Notre Dame des Champs, près du Val de Grâce, il dit simplement: "l'Ecole".

De même, lorsqu'il dit: "la Revue", il veut parler de la Revue du Notariat, qui était située rue Daubenton, et dont il était le secrétaire général.

# COMMENT VIVRE ?

## Les réfractaires et les cartes d'alimentation

Beaucoup de jeunes camarades qui n'avaient pas accepté les directives (1) de Vichy et les invitations gracieuses des occupants vivaient en marge à Paris, dépourvus naturellement des titres officiels de ravitaillement.

De ce fait, ils ne peuvent actuellement se faire inscrire pour la très prochaine application du plan de détresse. Il faudrait dès à présent que les organismes dont ils font partie fassent le nécessaire, sous leur responsabilité, auprès des mairies. En ce qui concerne les isolés, le problème est encore plus délicat, mais il importe qu'il soit envisagé rapidement et que les intéressés soient renseignés par la voie de la presse.

## La viande

Hier matin, les services du ravitaillement des Halles Centrales ont réparti 40 tonnes de viande frigorifiée pour la capitale.

D'autre part trois troupeaux de bœufs parqués à Vaugrard depuis quelques jours ont été semainés dans la journée sur les abattoirs de la Villette. Les Parisiens auront de la viande en fin de semaine.

## Les légumes

Naturellement l'arrivage des légumes sur le carreau des Halles a été nul. Toutefois un maraîcher est venu apporter des choux. Honneur à ce brave, grâce auquel quelques centaines de Parisiens ont été privilégiés !

## Le pain

Le Secrétariat Général au Ravitaillement communique :

« Le gouvernement de la trahison s'est enfin en sacrifiant délibérément le ravitaillement en pain de la population parisienne dans les jours qui vont suivre.

« Dès maintenant, avec l'appui des éléments sains de l'administration, des dispositions sont prises par la résistance pour assurer dans des conditions modestes, mais certaines, l'approvisionnement de Paris en pain jusqu'au delà du 1er septembre.

« La première décision prise est la validation des tickets-lettres de la carte de pain de la seconde quinzaine du mois d'août.

« Pour ménager les disponibilités extrêmement réduites laissées par le gouvernement de la trahison et diminuées encore par la destruction des grands moulins de Pantin, la validation est limitée à 150 grammes par ticket-lettre.

« Toutefois, si l'effort entrepris dès aujourd'hui porte ses fruits — et il le portera avec l'appui des cultivateurs, des transporteurs, des meuniers, des boulangers —, les deux tickets cercles de la carte de pain feront l'objet, avant la fin du mois, d'une validation supplémentaire au chiffre le plus élevé possible.

« Il demeure entendu que les tickets-lettres des cartes B conserveront leur va-

leur à 350 grs pour l'achat des farines composées pour enfant ».

Parisien, votre pain est assuré jusqu'au 1er septembre. D'ici là...

## Protection des stocks de charbon

La production industrielle attire spécialement l'attention de MM. les maires de la banlieue parisienne sur la nécessité qu'il y a de réserver par priorité les stocks de charbon existant sur le territoire de leur commune pour l'alimentation des Services Publics de l'agglomération parisienne et en particulier l'électricité et le Service des Eaux.

Ils doivent donc organiser le gardiennage de ces stocks et ne disposer pour les besoins propres de la commune que des tonnages qui auraient été mis à leur disposition par le répartiteur du charbon, qui a délégué à cet effet.

C'est donc à l'Office de répartition du charbon, 16, rue de la Beaume (Baizac 51-11) qu'il convient de s'adresser pour toutes mesures concernant l'utilisation de ces stocks.

## Un appel à la discipline des usagers parisiens du gaz

La Production Industrielle nous informe :

On procède actuellement dans toute l'agglomération parisienne à la fermeture des branchements de gaz desservant les immeubles d'habitation.

La population doit savoir que cette mesure est prise pour éviter des accidents et pour permettre une reprise ultérieure rapide de la distribution du gaz.

La population agirait donc contre son propre intérêt en s'opposant à cette fermeture.

On s'efforce de maintenir du gaz dans le réseau des canalisations souterraines, afin de pouvoir rétablir au plus tôt la distribution dès que l'approvisionnement en charbon des usines sera à nouveau assuré, mais des accidents graves seraient à redouter si, en raison d'un manque de discipline des usagers, la pression s'accroissait dans les conduits et si, par suite, l'air y pénétrait.

Dans ce cas, la distribution ne pourrait recommencer une fois l'approvisionnement en charbon rétabli, qu'après une purge du réseau et des colonnes montantes qui demanderait plusieurs semaines.

L'intérêt de la population tout entière est donc de se conformer strictement et patriotiquement aux prescriptions qui ont été fixées.

Journal Le Populaire  
du mercredi 23 août 1944

## LE FILM DE LA LIBERATION

Nous sommes délivrés, et le prix de notre libération reste bien au-dessous de ce que nous étions prêts à payer. Certains monuments ont souffert, mais aucun n'est gravement atteint ou démoli ; les ponts, notamment, sont intacts.

La vie matérielle, surtout pendant les semaines qui précédèrent la libération, était certes pénible : on n'arrivait à manger qu'à force d'ingéniosité ou de réserves ; les marchés étaient vides ; le gaz était, pour ainsi dire, inexistant. Pas de charbon depuis des mois. On craignait des accidents d'eau, ou même le manque d'eau ; or nous n'avons eu qu'une seule alerte : une nuit, nous fûmes invités à faire des provisions d'eau, celle-ci pouvant manquer à bref délai. On fit des provisions, (la nuit, sans lumière), mais cette précaution se révéla inutile, l'accident aux machines élévatrices ayant été rapidement réparé. L'électricité était raréfiée au point que, certains jours, nous ne l'eûmes qu'une demi-heure (et encore entre 23 heures et minuit), mais, en général nous l'avons eue deux fois par jour, une demi-heure à 13 heures et le soir à 22 heures, ce qui permettait de prendre les communiqués, notamment les transmissions de Londres.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

**V** RAVITAILLEMENT GÉNÉRAL **V**

### CARTE INDIVIDUELLE D'ALIMENTATION

Département d \_\_\_\_\_

Commune d \_\_\_\_\_

Nom \_\_\_\_\_

Prénoms \_\_\_\_\_

Profession \_\_\_\_\_

Sexe \_\_\_\_\_ Age \_\_\_\_\_

Né le \_\_\_\_\_

à \_\_\_\_\_ ( \_\_\_\_\_ )

Adresse \_\_\_\_\_

Delivrée le \_\_\_\_\_

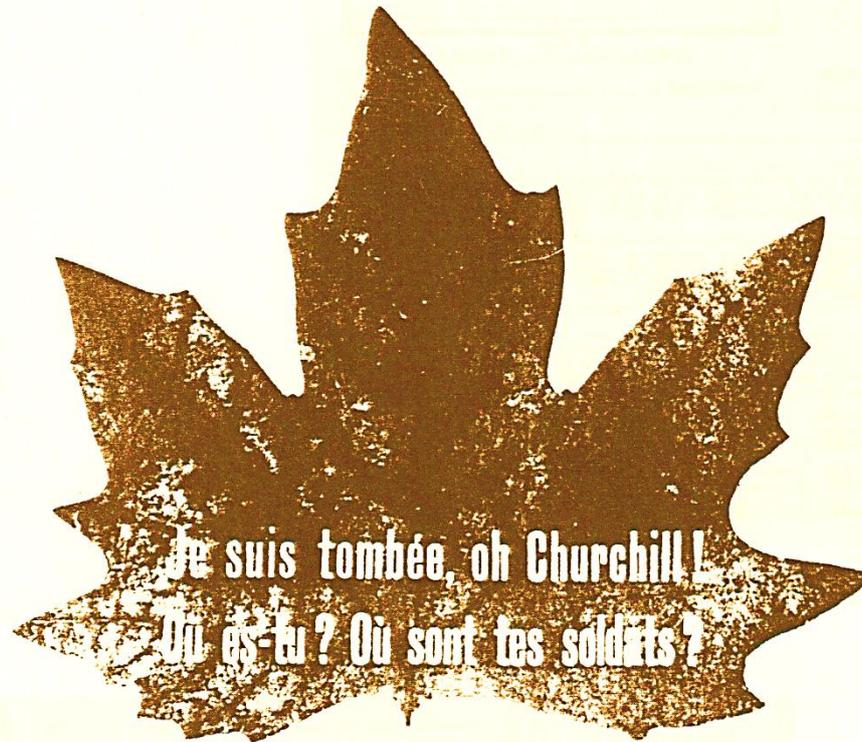
Signature \_\_\_\_\_ Cachet de la Mairie \_\_\_\_\_

**V** N° \_\_\_\_\_ **V**



**Carte d'alimentation, coupons et tickets**  
 Sources: Jacqueline de Laborde  
 Bernard Guyon Le Bouffy  
 Jean Laurenceau

COUPON D'ÉCHANGE	COUPON									
	AVRIL	AVRIL	AVRIL	AVRIL	AVRIL	JANVIER	JANVIER	JANVIER	JANVIER	JANVIER
N° <b>V</b> <b>JUIN</b>	5	4	3	2	1	5	4	3	2	1
	MAI	MAI	MAI	MAI	MAI	FÉVRIER	FÉVRIER	FÉVRIER	FÉVRIER	FÉVRIER
LE FAULON CACHET DE LA MAIRIE	5	4	3	2	1	5	4	3	2	1
	JUIN	JUIN	JUIN	JUIN	JUIN	MARS	MARS	MARS	MARS	MARS
Au mois de Juin et au jour indiqué par l'Administration, le consommateur se rendra à sa section de distribution muni de sa Carte d'Alimentation. Contre le COUPON D'ÉCHANGE ci-joint qui leur servira de justification, les Agents de l'Administration lui remettront une nouvelle feuille de coupons valable pour le semestre Juillet à Décembre. Les feuilles de coupons doivent obligatoirement porter et contre le cachet de la Mairie distribuée.	10	9	8	7	6	10	9	8	7	6
	MAI	MAI	MAI	MAI	MAI	FÉVRIER	FÉVRIER	FÉVRIER	FÉVRIER	FÉVRIER
PARIS — IMP. LAUREAU	10	9	8	7	6	10	9	8	7	6
	AVRIL	AVRIL	AVRIL	AVRIL	AVRIL	JANVIER	JANVIER	JANVIER	JANVIER	JANVIER



Pour briser l'espoir des Parisiens, des feuilles mortes en papier, telles que celles-ci, étaient lâchées du haut des immeubles. Bernard Guyon Le Bouffy en a ramassé une boulevard Saint-Michel, durant l'automne 1943.

**AVERTISSEMENT**  
 établi  
 pour la livraison de  
 métaux non ferreux  
 prévue par la loi  
 du 9 février 1943.

DÉPARTEMENT  
**SEINE**

**M. Laurenceau Jean**  
 64 Rue Claude Bernard  
 à PARIS 5ème

Article 884 du rôle  
 homologué le 7 JANVIER 1943  
 HOMOLOGATION reportée au 8 JANVIER 1943  
 Equivalences Cuivre Mod. B. (Mars 1943.)  
 et espèces modifiées (L. N° 112 du 31-12-43)

M. \_\_\_\_\_

Vous trouverez dans le cadre ci-dessous l'indication de la quantité de cuivre qui vous est imposée en exécution de la loi du 9 février 1943 instituant un impôt métal et de l'arrêté interministériel du 10 février 1943 concernant ledit impôt.

Loyer matriciel servant de base à la contribution mobilière de 1943 et en fonction duquel est calculée la quantité de cuivre imposée.	Taux à appliquer au loyer matriciel pour la détermination de la quantité de cuivre imposée.	Quantité de cuivre à livrer.
2170 francs	0.0178	38 hectogrammes.

Vous pourrez vous libérer valablement par la remise d'objets contenant du cuivre, de l'étain, du nickel, du plomb ou de leurs alliages d'après les équivalences suivantes fixées par l'article 3 de la loi du 9 février 1943 :

Pour 1 kilogramme de cuivre imposé vous pourrez remettre :

- 1 kilogramme de bronze ou de maillechort ;
- ou 1.500 grammes de laiton ou de tombac ;
- ou 500 grammes d'étain ;
- ou 250 grammes de nickel ;
- ou 5 kilogrammes de plomb.

**RAPPORTEZ LE PRÉSENT AVERTISSEMENT EN VENANT  
 EFFECTUER LA LIVRAISON AU CENTRE DE COLLECTE**  
 (Voir au verso les dispositions concernant l'impôt métal.)

Source: Jean Laurenceau

l'impôt métal  
 (mesuré en hectogrammes de cuivre)

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles. — Ne rien écrire en dehors des lignes.  
**ATTENTION.** — Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

\_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ 194\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ en bonne santé \_\_\_\_\_ fatigué.

\_\_\_\_\_ légèrement, gravement malade, blessé.

\_\_\_\_\_ tué \_\_\_\_\_ prisonnier.

\_\_\_\_\_ décédé \_\_\_\_\_ sans nouvelles.

de \_\_\_\_\_ La famille \_\_\_\_\_ va bien.

\_\_\_\_\_ besoin de provisions \_\_\_\_\_ d'argent.

nouvelles, bagages. \_\_\_\_\_ est de retour à \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ travaille à \_\_\_\_\_ va entrer

à l'école de \_\_\_\_\_ a été reçu

\_\_\_\_\_ aller à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_

Affectueuses pensées. Baisers. \_\_\_\_\_  
 Signature.

Carte postale pré-libellée

Pour la nourriture, nous entamâmes rapidement, (et forcément) nos réserves, sentant proche l'arrivée des alliés ; grâce à une légère provision de bois (vert!) les repas purent toujours être préparés<sup>(1)</sup>, mais comme la plus grande partie de la population se servait uniquement du gaz ou de l'électricité, le problème pour elle était grave : aussi l'on vit fleurir, sur la plupart des fenêtres des cuisines des petits réchauds (au charbon de bois, au papier, etc.) de toutes formes et de toutes dimensions, tous plus ingénieux les uns que les autres. Les plus débrouillards ou les plus âpres au gain allaient dans la grande banlieue, en direction de la Normandie, quelquefois en risquant leur vie, et même en traversant les lignes, pour rapporter fruits, légumes ou pommes de terre qu'ils vendaient leur pesant d'or. Personne, à vrai dire, n'eut à souffrir vraiment de la faim, et les oeuvres existant à ce point de vue n'eurent pas à augmenter leur fonctionnement.

Les cheminots, eux, sont en grève depuis jeudi, ayant refusé d'emmener 75 trains de civils allemands réintégrant leur pays : les employés, en effet, étaient convaincus que, ni eux ni leurs trains ne reviendraient en France.

Encore quelques trains de banlieue, le vendredi, et ce fut la fin du service.

On craignait des désordres ; or, plusieurs jours, Paris resta sans gouvernement et sans police ; aucun pillage de magasin ne se produisit, et les quelques essais de manifestations communistes restèrent sans écho. On sentait que tous étaient unis dans la guerre contre l'envahisseur.

---

(1) Avant, pendant, et après la guerre, Germaine de Passorio Peyssard a toujours fait sa cuisine au feu de bois.

Source: Jean Laurenceau

**RÉCÉPISSE DE DÉCLARATION**

Préfecture de Police  
9 novembre 1940.

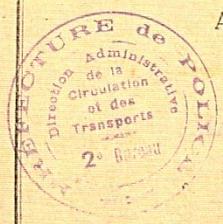
Certifie avoir reçu une déclaration par laquelle :

M. Laurenceau Jean  
domicilié à Paris 12<sup>e</sup> R de St Simon  
déclare être propriétaire du cycle défini comme il suit :

Genre : Bic  
Marque : Thomann  
Indication du type : \_\_\_\_\_  
N° de série du type : 116315

Ladite déclaration a été enregistrée à la  
Préfecture sous le N° 2080 RM1

A Paris, le 11 AVR 1941  
Le Préfet de Police,



304-T

Récépissé de déclaration de bicyclette

ÉTAT FRANÇAIS 3227 Modèle N° 2

COMMISSARIAT GÉNÉRAL  
AU SERVICE  
DU TRAVAIL OBLIGATOIRE

**CERTIFICAT DE RECENSEMENT**

M. Laurenceau Jean  
Domicilié à Paris 5<sup>e</sup> Département : Seine  
Rue : Claude Bernard N° 64  
Hameau ou lieu dit : \_\_\_\_\_

a satisfait aux obligations de la loi du 4 septembre 1942, en ce qui concerne le recensement de la main-d'œuvre.

Bulletin de recensement N° 3222  
A Paris le 619 1943.

Le Maire,  
Dandel



Certificat de recensement (service du travail obligatoire)

Cette guerre prenait corps, car toute la semaine, du 13 au 20, nous avons vu les Allemands déménager – dans tous les sens du mot – Ils emportaient d'énormes camions et volaient tout, sans aucune pudeur. Des camions remplis de gros meubles, de tapis, de postes de T.S.F., de pianos etc... stationnaient, au vu de tout le monde, notamment sous les bosquets des Champs Elysées, et ces camions n'étaient même pas bâchés. Lorsque les Américains prendront les jardins des Tuileries, on y trouvera plusieurs camions que les Boches n'auront pas eu le temps d'enlever et la population y trouvera... même des lapins vivants! Les services féminins eurent beaucoup de chagrin de quitter Paris, on voyait des camions de ces " souris " (c'est le surnom dont on avait affublé ces femmes à l'uniforme gris et qui auront, sous toutes ses formes, bien profité de la capitale) beaucoup pleuraient... mais emportaient le maximum d'affaires volées.

# Ordre pour la défense de la Population Parisienne

Les F. F. I. et la population ont engagé la bataille pour PARIS. Chaque fois que nos soldats ont respecté la tactique mobile de la guérilla, ils ont écrasé l'adversaire.

Cependant, un danger subsiste : les mouvements rapides des chars ennemis.

**Ce danger est facile à conjurer.**

**Il suffit d'empêcher les boches de rouler.**

Pour cela, que toute la Population parisienne, Hommes, Femmes, Enfants, construisent des barricades, que tous abattent des arbres sur les Avenues, Boulevards et Grandes Rues.

Que toutes les petites rues soient partiellement obstruées par des barricades en chicanes.

Organisez-vous, par maison et par rue pour garantir votre défense contre toute attaque ennemie.

Dans ces conditions, le boche sera isolé et cerné dans quelques centres. **il ne pourra plus exercer de représailles.**

**TOUS AUX BARRICADES !**

Le Colonel, Chef du Grand PARIS : **ROL.**

## AVIS

Le couvre-feu est primé à dater du 22 AOUT 1944 et jusqu'à nouvel ordre.

Les portes des immeubles doivent être ouvertes aux combattants français et fermées aux boches sous peine de sanctions graves.

Le camouflage des lumières reste obligatoire.

Le Colonel, Chef du Grand PARIS : **ROL.**



Photos Yann Guyon Le Bouffy

## SAMEDI 19 AOUT

Les agents de police en grève, refusant de se laisser désarmer par les Boches, expliquent leur geste par affiche. Les P.T.T. les suivent dans leur mouvement de grève, puis tous les services publics. Bref, la grève est générale. Le Métro, faute de charbon, ne fonctionne plus depuis huit jours.

Une affiche signée du colonel Rol<sup>(2)</sup>, chef des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) invite tous les Français à attaquer les Allemands pour s'armer avec leurs armes. Les brassards tricolores de la Résistance sont sortis, mais celle-ci comprend des groupements différents ; cependant on ne voit aucun brassard nettement communiste. Le Colonel Rol précise que seuls les F.F.I. sont reconnus pour faire partie de la future armée.

Vers midi, je donne un coup de téléphone aux Dromard qui habitent à côté de l'Ecole Militaire, et l'on entend, par le téléphone les mitrailleuses en action. On annonce le couvre-feu pour 14 heures ; personne ne s'en préoccupe – la police est en grève! – mais cependant cette mesure a calmé un peu la circulation.

Dans la nuit, notre quartier commence à entendre des coups de feu.

---

(2) Le colonel Rol-Tanguy était le chef des F.F.I. de l'Ile de France. Il avait installé son poste de commandement au 2 place Denfert-Rochereau, à l'entrée des Catacombes.



Photos Yann Guyon Le Bouffy

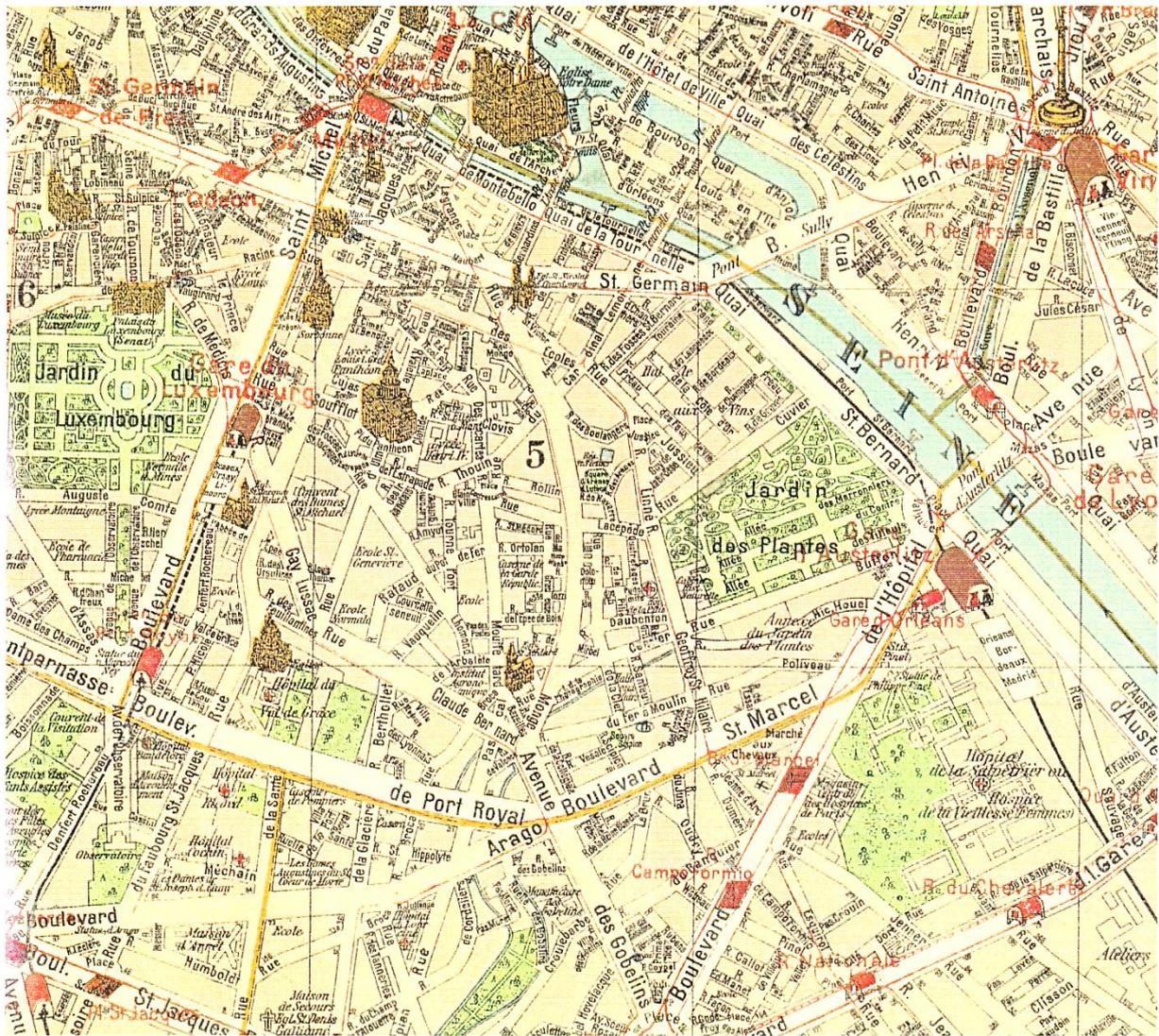
## DIMANCHE 20 AOUT

Je traverse une partie de Paris en bicyclette et ne remarque rien d'anormal. Mais vers 10 heures, quatre F.F.I. armés de mitraillettes se défilent, rue Claude Bernard, en face de la maison. Ils mettent aussitôt en joue une voiture d'Allemands qui furent obligés de s'arrêter aux Gobelins et se cachèrent derrière le kiosque à journaux qui est dans l'axe de la rue Claude : ces quatre ennemis furent aussitôt tués ou faits prisonniers, leur side-car et leur auto furent pris. Lorsqu'ils remontent la rue, les vainqueurs sont applaudis comme l'on pense. Toute la population est aux fenêtres, encourageant les F.F.I. et les prévenant de toute menace. Des coups de feu fusent dans tout le quartier.

Vers 14 heures, une fusillade proche attire Germaine à la fenêtre ; dans la maison, en face, au-dessus du magasin Mabon, un chef, en uniforme, donne des ordres. Avec lui un F.F.I. armé d'une mitraillette, d'autres sont sous les portes cochères et font feu sur quatre Allemands postés au coin de la rue Berthollet. Deux Français sont tués, l'un accidentellement, l'autre d'une balle tirée par les Allemands de la rue Berthollet, au moment où, arrivant de la rue Rataud, il descendait de voiture et ramassait sa mitraillette qu'il avait laissé tomber. On le traîne dans le couloir du 78 où il achève de mourir. La maison est marquée d'une balle<sup>(3)</sup>. L'étage au-dessus de chez nous ayant le téléphone, le chef depuis la fenêtre en face donne ordre de passer diverses communications, demande une ambulance au Val-de-Grâce, appelle un renfort de la police centrale etc. On comprend alors que la Préfecture de Police est entre les mains

---

(3) Au numéro 78 de la rue Claude Bernard, une plaque rappelle la mort de ce combattant, Guy Rouzard, lieutenant F.F.I. de 23 ans.



de la Résistance. On monte les blessés dans les cars du Val-de-Grâce, ainsi que les deux Allemands qui se sont rendus. Applaudissements.

De ce côté, ce fut la fin. Une heure et demie après, deux autos passaient : la première était une voiture de la police avec haut-parleur ; la deuxième accompagnant l'autre, contenait des Allemands, mais sans armes. Le haut-parleur avertissait la population d'une suspension d'armes et demandait aux Parisiens de rentrer chez eux. Les voitures arrivaient par la rue Gay-Lussac et descendaient la rue Claude. A ce moment, un camion boche, avec sept ou huit hommes se mit à faire feu sur les voitures dont ils ignoraient la destination. Un Allemand descendit alors de la seconde voiture et fit des signes aux hommes du camion qui cessèrent le feu, mais, lorsque le camion passa devant les fenêtres de la rue Claude, les hommes, malgré l'armistice, avaient le doigt sur la gâchette de la mitrailleuse.

On avait demandé aux Parisiens de rentrer chez eux ! Ce serait mal les connaître que de croire qu'ils obéirent : autant demander aux poissons de vivre hors de l'eau. Jusqu'à la nuit les conversations de trottoirs et de fenêtres furent très animées.

Vers 21 heures une demi-douzaine d'Allemands, armes à la bretelle, descendirent à la hauteur du bureau de tabac et firent, à pied, deux fois la rue. La deuxième fois, le chef du détachement se mit au milieu de la chaussée, de façon à inciter les bavards à s'arrêter. Le fait de croiser tranquillement des Allemands non attaqués témoignait d'une amélioration évidente des rapports.

Je vais, dans l'après-midi à bicyclette du côté de la porte de St Cloud où convergent les deux routes de Versailles, celle par Sèvres et Viroflay (Pont-de-Sèvres) et celle par Ville d'Avray (Pont-de-St-Cloud). Aucune circulation ; les gens, par groupes, sur les avenues, attendent l'arrivée "des Américains". Sur le soir, trois canons anti-chars arrivent, cherchant leur voie ; tous des hommes, des vrais combattants, sales et exténués, mais non sans allure, ont le fusil au poing et

Journal Le Populaire  
du mercredi 23 août 1944

## L'insurrection parisienne

# TOUS LES QUARTIERS S'EMBRASENT...

## Farouches combats dans le 5<sup>e</sup> où les socialistes se lancent à plein corps

... d'une seule  
... voix qui se fai-  
... en juillet 39, pen-  
... Trois Glorieuses, en fé-  
... Nous sommes au  
... combat, et nous ne connaissons  
... un seul chef : celui qui, fi-  
... à la France et à la Répu-  
... blique, n'a jamais renoncé au  
... combat et nous conduit au com-  
... bat. Tout entière rassemblée  
... derrière le général de Gaulle, la  
... France se bat : elle est à sa pla-  
... ce, parmi les Alliés, dans la ba-  
... taille. Elle entend être partout  
... présente parmi les Alliés, et por-  
... tout un seul homme peut parler  
... en son nom : le général de  
... Gaulle.

Si nous évoquons ainsi les grandes journées révolutionnaires, c'est que, dans le combat actuel, la tâche nationale — libérer de l'ennemi le territoire — se confond avec la tâche révolutionnaire — libérer le peuple de « ces dirigeants et ces privilégiés que le désastre, l'attentisme et la collaboration ont disqualifiés. » Nous en avons la preuve à tout instant, et malheur à qui ne le comprendrait pas !

Lorsque les journaux républicains et patriotes s'installent dans les maisons des journaux de trahison, ils prennent en mains l'outil de la tâche nationale. Lorsque le *Populaire* — l'ennemi n° 1 du nazisme — s'installe dans la maison du *Matin* — l'ami n° 1 du nazisme — l'*Humanité* dans celle du *Petit Parisien*, *Liberation* dans celle de *Paris-soir*, du même coup ils prennent en main l'outil de la révolution nécessaire.

Les dirigeants et les privilégiés d'hier ne s'y trompent pas. Ils essaient d'utiliser les armes que leur laisse la présence des Allemands, leurs amis, pour saboter notre tâche ; et ce n'est pas par hasard que l'électricité

La lutte dans les rues de Paris ne connaît pas de trêve. Nuit et jour, les mitrailleuses crépitent un peu partout. Le centre de gravité des combats change d'heure en heure.

### Les Allemands repoussés à l'Hôtel de Ville

L'Hôtel de Ville a subi, ce matin, un assaut en règle des forces allemandes. Malgré l'intervention de chars ennemis, de canons, les forces défendant le palais ont obligé les Allemands à se replier.

Les F. F. I. n'ont pas subi de pertes.

Quelques dégâts ont été causés aux bâtiments. Pendant toute la durée de la lutte, le préfet de la Seine, M. Flouret, s'est tenu à son poste de combat avec ses collaborateurs immédiats.

Peu après le combat, le responsable F.F.I. de l'Hôtel de Ville a souligné, dans un ordre du jour, l'admirable courage qui anime G.M.R., Gardes républicains, F.F.I., Equipes nationales, unis pour le même combat.

« Je tiens, a-t-il dit, à féliciter personnellement les camarades qui ont transformé en une déroute complète l'attaque allemande, sans qu'il y ait eu de pertes pour les nôtres.

« Deux Allemands ont été tués, deux blessés et trois autres capturés. Les munitions prises à l'intérieur des camions conquis nous permettent d'assurer maintenant la défense de l'Hôtel de Ville.

« Le préfet de la Seine et le Comité parisien de la Libération nationale tiennent à s'associer à ces félicitations. »

### Engagement victorieux au pont d'Arcole

Une voiture allemande tentait de franchir le pont d'Arcole. Des patriotes embusqués ça et là au bord de la Seine et derrière des barricades tirent dessus. De la voiture, les Allemands ripostent. Les coups crépitent. Elle rebrousse chemin jusque devant le parvis de Notre-Dame. Finalement deux Allemands sont blessés, un troisième fait prisonnier, tandis que, sous les acclamations des policiers qui occupent la Préfecture, la voiture se met rapidement à flamber.

Sous le pont d'Arcole, durant ce temps, un pêcheur, poète ou sourd, continue imperturbablement à taquiner le goujon.

### Brillante attaque d'un convoi à la Cité universitaire

Les F.F.I. de la Cité Universitaire se sont jetés avec leur magnifique fougue juvénile sur un convoi allemand. Une violente bataille s'est engagée au cours de laquelle l'ennemi a subi de lourdes pertes et a dû se retirer en désordre.

(SUITE PAGE 2)

# L'encercllement de Paris est commencé

LES AMERICAINS PASSENT LA SEINE, A L'OUEST ET A L'EST DE PARIS ET SE DIRIGENT SUR LA MARNE

## Angoulême dépassée Marseille investie

## LIBÉRATION DÉFINITIVE de la Haute-Savoie et de la Corrèze

De nouveau l'armée française se mesure aux forces allemandes. Dans la grande avancée sur Paris c'est le général Leclerc, commandant la 2<sup>e</sup> division blindée, qui marche sur la capitale. Et dans l'encercllement de Marseille et la prise de Toulon c'est le général Delattre de Tassigny qui monte en ligne avec ses troupes.

De toute part les Forces Françaises de l'Intérieur assaillent l'occupant. De partout elles l'en chassent. Elles viennent de libérer entièrement la Haute-Savoie (après s'être emparées du fort de l'Ecluse défendu par plus de 400 Allemands) et la Corrèze. Ces deux départements ont vu naître les premiers maquis et ont aidé les premiers à soustraire à la déportation notre vaillante jeunesse. Le bel effort de solidarité des populations de ces deux départements et la discipline héroïque de nos maquisards ont seuls permis cette libération collective.

Le vaste champ de bataille qu'est devenue la France permet collectivement de dessiner les contours des batailles et de dresser un bilan exact des victoires anglaises, américaines et françaises.

### L'encercllement de Paris

La physionomie générale tend cependant à s'éclaircir. La bataille de l'Ouest est devenue celle de Paris et ne tardera pas à être la grande bataille du Nord. Déjà les troupes américaines après avoir atteint Corbeil et Meun ont franchi la Seine près de Fontainebleau et se dirigent d'une part en direction de Paris, d'autre part vers la Marne.

De l'autre côté, en amont de Paris, sur la Seine-près de Mantes, les formations américaines convergent également sur la capitale. Ainsi Paris doit se trouver rapidement encerclé, tandis que l'avance alliée se poursuivra sur la Somme et la Marne.

### La fin de la 7<sup>e</sup> armée

Sur la rive gauche de la Seine restent les débris de la 7<sup>e</sup> armée du général von Kluge. Ils livrent quelques combats au nord de Dreux, derrière l'Avre et se replient péniblement le long de la Basse Seine. Ils ont abandonné Lisieux. Mais par milliers les soldats se rendent. Plus de 5.000 hommes sont mis chaque jour hors de combat. Bientôt la bataille se livrera au nord de la Seine.

Au sud de la Loire la progression continue. Au-dessous d'Orléans la poussée est profonde. Sans rencontrer de résistance une colonne américaine a traversé Angoulême. Et faisant leur jonction avec les F.F.I. les forces alliées étendent chaque jour la superficie du territoire délivré.

(Lire la suite à la 2<sup>e</sup> page)

### DIGNES DE LEURS AIEUX



Les Parisiens aux barricades.

dirigé vers les piétons. Ils filent par le boulevard Murat, prenant les boulevards extérieurs pour contourner Paris. C'est le décrochage de l'arrière garde.

Les Allemands ont, paraît-il, dans l'après-midi, contre-attaqué et repris la Préfecture de Police où s'étaient retranchés les agents.

Nuit calme, mais beaucoup plus de coups de feu.



## LUNDI 21 AOUT

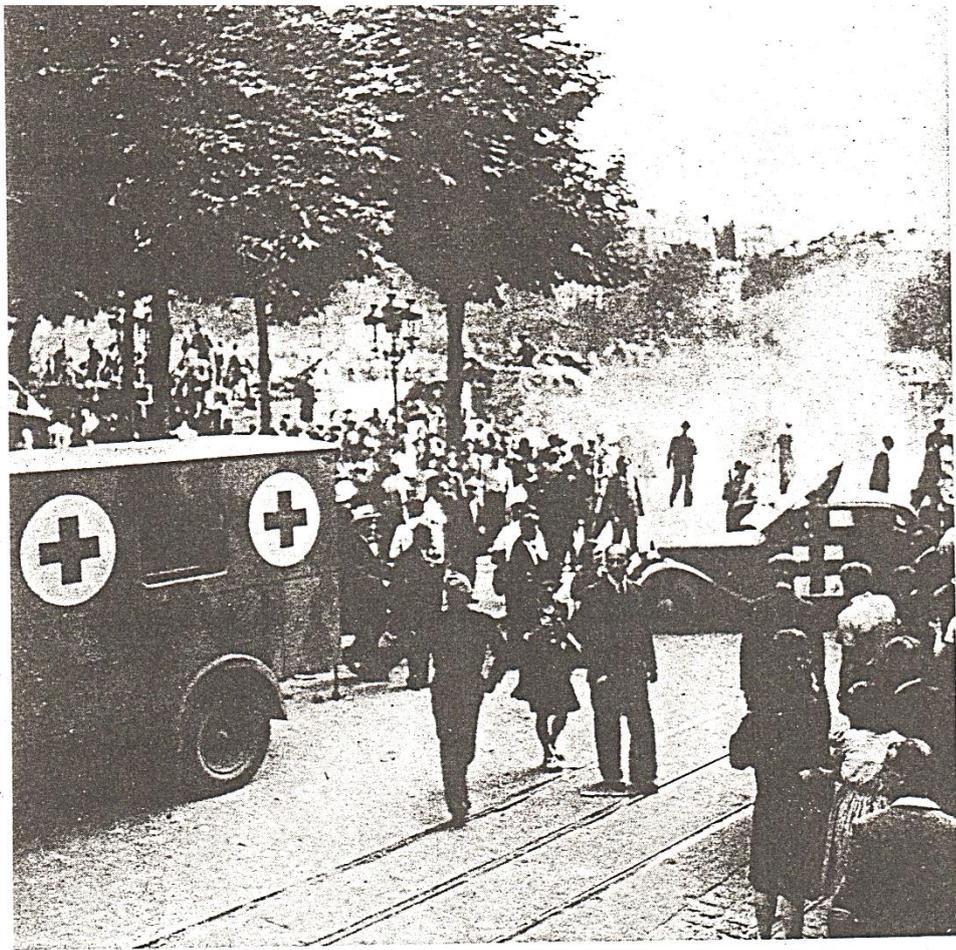
Au matin, tous les quartiers de Paris ont l'air calmes ; personne ne fait attention aux différentes sentinelles allemandes placées çà et là. Mais en arrivant au quartier Latin, à huit heures, grande effervescence. Les F.F.I. font des barricades avec précipitation et confusion, en se servant entre autres, des carcasses des camions et des autos qu'ils avaient pris et brûlés, dépaient les rues, bloquent le pont Henri IV, le pont St-Michel etc... ; jeunes gens très excités, galopins maniant le revolver, donnent plutôt l'impression de jouer au soldat.

Les automobiles circulent, avec la marque peinte F.F.I., leurs occupants ayant la mitraillette au poing. Les barricades, d'après les ordres de la Résistance – qui semble vraiment bien commandée – sont destinées à gêner la circulation des tanks allemands qui commencent à refluer sur Paris venant de Normandie.

La grève générale est déclarée ; les banques, les magasins, sauf ceux d'alimentation, ferment.

Cependant, cette effervescence semble se limiter au quartier Latin ; le reste de la capitale mène une vie normale.

Vers 11 heures, incident à côté de la Revue. Brusquement, au coin de la mosquée, à cinquante mètres de la Revue, un tank paraît et se met en batterie. Un camion rempli de soldats l'accompagne. J'apprends qu'ils recherchent une femme de milicien qui habiterait le quartier et leur aurait volé des documents. Ils donnent deux heures pour la retrouver ; deux heures après ils reviennent et emmènent trois brancardiers d'un poste de secours voisin, qui finalement sont



Pendant les combats, les services sanitaires ont parfaitement fonctionné.

During the street-fights the Medical Corps has worked perfectly.

5 BERTRAND

Source: Album O.P.G. Paris 1944

échangés contre dix prisonniers allemands (ce qui n'a pas dû faire plaisir à ces derniers) ; les menaces de représailles ne semblent pas avoir eu beaucoup d'effet sur la population du quartier.

Toute la journée se passe ainsi au milieu d'une animation intense et de l'organisation défensive de tous les coins du quartier.

Le soir, vers 17 heures, je monte à l'Ecole<sup>(4)</sup> par Port-Royal. Rien de spécial ; le concierge me dit qu'un gros tank accompagné d'autos-mitrailleuses blindées, venant du Sénat, fait quatre fois la navette entre le Sénat et la porte d'Orléans, en mitraillant assez facilement (je devais revoir ce tank quelques jours après, brûlé, devant le Sénat).

Je reviens par le Boul'Mich jusqu'à la rue Gay-Lussac. Le boulevard est vide et hostile ; quelques rares piétons. Au carrefour de la place Edmond Rostand, un poste allemand, dans un blockhaus de sacs de sable, enfile le boulevard St Michel, la rue de Médicis et la rue Gay-Lussac et la rue Soufflot. Il tire très facilement ; les piétons vont vite et rasent les murs.

Je constate qu'il y a là deux mitrailleuses assez fortes et une dizaine d'hommes. Je passe à quelques mètres d'eux et aperçois au-delà, le Boul'Mich, vide, avec des barricades et des chevaux de frise de place en place.

Quoi qu'il en soit ce poste allemand n'a pas tiré à mon passage ; il recommençait alors que je me trouvais déjà assez loin dans la rue Gay-Lussac, mais je n'avais pas l'impression qu'ils tiraient sur des piétons.

Nuit calme, coups de feu habituels. On entend mieux le canon. Par le téléphone, qui n'a jamais cessé de fonctionner, on sait les alliés pas loin.

---

(4) L'Ecole du Notariat était située 120 rue Notre-Dame-des-Champs, à proximité de la gare de Port-Royal.



Barricade à l'angle rue Monge/rue de Mirbel

# L'insurrection parisienne

## La rude bataille pour la mairie du 5<sup>e</sup>

La place du Panthéon et la rue Soufflot, notamment, ont été le théâtre d'une lutte héroïque pour la possession de la mairie du V<sup>e</sup>.

A 8 h. 45. 40 fantassins allemands munis de trois chars : un lourd du type « Tigre », un moyen et un léger se sont approchés de la mairie et ont ouvert le feu de leurs canons et de leurs mitrailleuses sur les barricades qui défendaient l'approche du bâtiment municipal. La riposte ne se faisait pas attendre et avec les armes lourdes et légères dont elles disposaient, les F.F.I., pour la plupart socialistes, stopperent les blindés, ceux-ci, pris à revers par des camarades venus à la rescousse, ont abandonné la place et, descendant vers le boulevard Saint-Germain, sont tombés dans une embuscade. Après une violente mitraille, 30 Allemands ont été tués ou blessés. Un petit char a été incendié par des bouteilles jetées par nos camarades.

Cette petite expédition a coûté cher aux Allemands. Les trois quarts de l'effectif hors de combat, de nombreuses armes, camions et matériel de toutes sortes qui sont tombés aux mains de nos camarades.

Les Allemands se virent obligés de demander une trêve d'une demi-heure pour ramasser leurs blessés et leurs morts.

Les patriotes, de leur côté, eurent trois blessés, dont deux graves et un léger. Les prisonniers détenus à l'intérieur du bâtiment ont été conservés. Parmi eux se trouve un capitaine.

Les éléments patriotiques des F.F.I., soldats sans uniforme, commandés par des officiers français en tenue — notamment un lieutenant du génie et un sous-lieutenant d'infanterie — ont partout fait front héroïquement aux S.S. protégés par des chars.

Des barricades légères s'élevèrent rue des Ecoles, d'autres plus importantes barrèrent les rues adjacentes du quartier Maubert-Mutualité.

Les F.F.I. obéirent avec un grand esprit de discipline aux ordres des officiers de l'armée française, ordres le plus souvent donnés par coups de sifflet.

Vers midi, dix soldats étaient prisonniers des troupes patriotiques. Un char allemand avait été détruit. Plusieurs voitures légères

de l'ancienne armée d'occupation jonchaient le sol et servaient immédiatement à l'édification de barricades.

Parmi les troupes françaises qui, dans le V<sup>e</sup>, sont en majorité recrutées chez nos camarades socialistes, on remarquait, à côté d'hommes d'âge mûr, des jeunes conscrits épaulant allégrement un fusil plus haut qu'eux. Jeunes et vieux combattirent côte à côte à la délivrance de la capitale de la France.

Détail typique et bien français : au milieu de la fusillade ininterrompue, des ménagères, le cabas à la main, arpentaient les rues balayées de balles, en quête de quelques provisions...

Boulevard Saint-Michel, sous la mitraille, au milieu des bagarres, un fiacre antédiluvien passe avec deux dames âgées qui sourient, inconscientes du danger.

### *Les F. F. I. s'emparent de la caserne Bessières*

Le C. D. L. R. annonce que les F.F.I. du XVII<sup>e</sup> ont pris la caserne Bessières.

### *Les F. F. I. font des prisonniers au Quartier Latin*

Dans le V<sup>e</sup> arrondissement de Paris, les combats, qui avaient commencé samedi après-midi, se sont poursuivis dans les journées de dimanche et de lundi. Toutes les attaques de chars allemands ont été repoussées. L'ennemi a perdu un assez grand nombre de camions. Les F. F. I. ont fait une centaine de prisonniers.

Depuis lundi matin, le secteur compris entre la Seine et le boulevard Saint-Germain, de l'Odéon à la rue Saint-Jacques, s'est hérissé de barricades. Au cours d'une escarmouche, au carrefour Saint-Germain-Saint-Michel, les F. F. I. ont pris un canon antichars et deux mitrailleuses en mettant hors de combat huit Allemands.

Aujourd'hui, la bataille s'est étendue dès 11 heures de l'extrémité est de la rue de l'Université jusqu'au Panthéon en empruntant la rue des Saints-Pères, le boulevard Saint-Germain, la place du même nom, les rues Saint-Sulpice, de Tournon, de l'Ecole-de-Médecine, des Ecoles, le quartier Maubert-Mutualité, etc.



Démolition d'un mur pour une barricade  
Angle de la rue Monge et de la rue Claude Bernard

## MARDI 22 AOUT

C'est à partir de mardi que, en réalité, les Allemands ne furent plus maîtres de Paris.

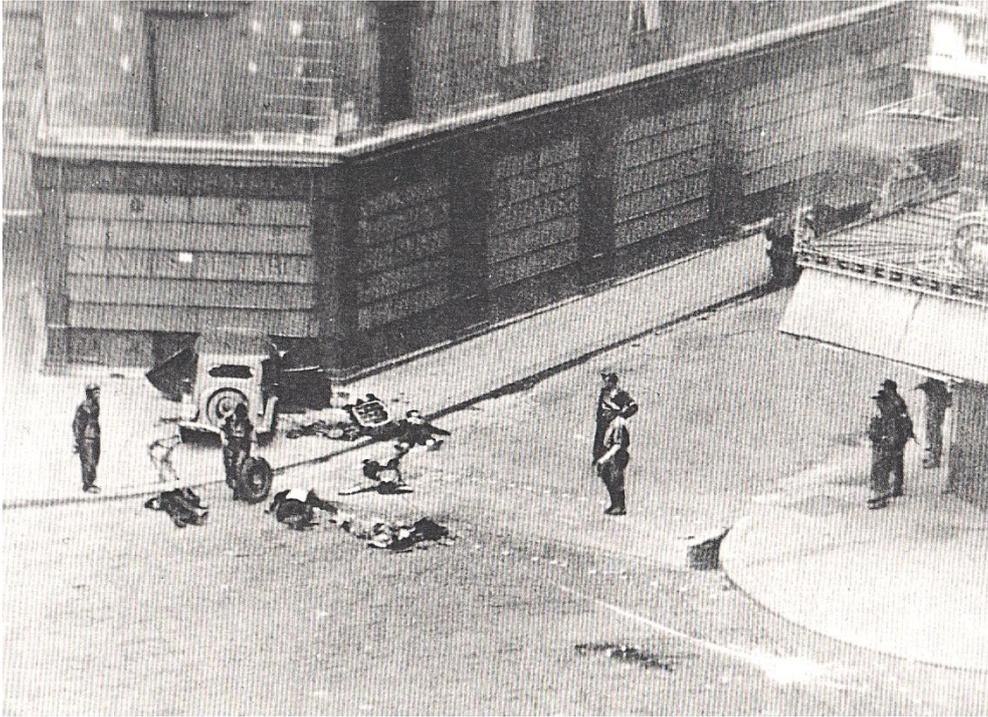
Les nouvelles générales continuent à être bonnes ; l'avance sur Paris s'accroît, on entend le canon au loin. Deux avions de reconnaissance survolent la capitale mais sont canonnés par la D.C.A. allemande.

A la fin de la matinée l'ordre arrive aux F.F.I. de faire des barricades partout.

Alors ce sont les scènes habituelles ; on dépave les rues, on renverse des camions allemands pris par les F.F.I., on coupe les arbres des avenues etc.... bref, de tous côtés les barricades s'élèvent. J'en aperçois trois du balcon de la rue Claude, une à la rue d'Ulm, une rue Berthollet, une à la rue de l'Arbalète. A la rue Monge, il y en a partout, aux Gobelins, la même chose.

Les agents sont toujours en grève mais font leur service en civil ; presque tous étaient F.F.I. Ils installent leur quartier général dans l'Ecole de Chimie, en face le commissariat de la rue Vauquelin, et c'est un va-et-vient de camions, voitures etc...

Les F.F.I. ont entamé la lutte sans armes (on a dit "un revolver pour quatre hommes") et quelques mitraillettes ; puis ils ont eu assez rapidement des



Voiture FFI qui a été prise en chasse par les Allemands  
(Ici boulevard de Magenta)

fusils et des grenades pris de vive force aux Boches. Ils ont arrêté, puis pris beaucoup de camions, faisant les Allemands prisonniers.

Dans l'après-midi je vais jusqu'au pont d'Austerlitz qu'on dit barré : la rue Buffon est calme, le Jardin-des-Plantes est fermé. Le pont est libre, mais il y a eu là une rude bataille à en juger par les carcasses de camions ou de voitures incendiées, par quelques arbres coupés par les obus, par le chalet en ciment, où se trouvait un café et qui est anéanti; la gare est encore occupée et des chevaux de frise barrent le quai. Une patrouille allemande arrive sur le pont car une auto a dû être signalée venant sur le quai d'Austerlitz; les hommes prennent position derrière les arbres, l'auto arrive, elle ne semble pas avoir de drapeaux, les soldats allemands ouvrent le feu à environ quatre cents mètres. Je vois un pneu qui éclate, mais les occupants ne semblent pas tirer. Quelques instants après, je vois une portière s'ouvrir et un homme se rend. La voiture est entourée par les Allemands qui retirent un homme qu'on étend à terre, puis la voiture est rentrée dans la gare. Les soldats restés en position à l'entrée du pont se retournent de notre côté et font feu. Tout le monde court se cacher.

Dans les rues les groupes de piétons continuent à discuter : les plus timorés estiment les barricades un moyen "enfantin", *le moindre tank les pulvériserait en passant*, etc... En fait, elles remplirent leur office et gênèrent l'armée allemande fuyant devant la division Leclerc ; elle tourna autour de Paris ne sachant où aller, rencontrant partout l'obstacle des barricadés et essayant de gagner le Nord qui seul lui était ouvert.

En fait, dans notre quartier, elles servirent peu.

La nuit, quelques énormes détonations font penser aux V1 ou à des bombardements par grosses pièces ; en réalité ce devait être de gros dépôts de munitions que les Allemands faisaient sauter en partant. Au loin, des incendies. Toujours des coups de feu la nuit, mais peu de canon, alors qu'on l'entendait beaucoup plus nettement la nuit précédente, mais il y a là certainement un effet d'acoustique, je l'avais entendu nettement et violemment du pont d'Austerlitz.

I. 19



**LES POINTS NOIRS INDIQUENT  
L'EMPLACEMENT DES BARRICADES  
LES CERCLES NOIRS ENTOURENT  
LES POINTS D'APPOI ALLEMANDS**

Le soir, nous avons la surprise, aux émissions de Londres, d'apprendre par un ordre du jour officiel du Général Koenig, la libération de Paris. Beaucoup s'indignent de cette erreur qui peut freiner l'élan de l'armée victorieuse<sup>(5)</sup>



Barricade au coin de la Rue de Boutebrie et du Boulevard Saint-Germain

---

(5) Henri Amouroux donne, dans "La grande histoire des Français sous l'occupation", l'explication de cette annonce: l'erreur de la B.B.C. a été provoquée par un communiqué du service de presse de la délégation française auprès des gouvernements alliés, dans lequel il était dit notamment: "*Hier, 22 août, après quatre jours de lutte, l'ennemi était partout battu. Les patriotes occupaient tous les édifices publics. Les représentants de Vichy étaient arrêtés ou en fuite. Ainsi le peuple de Paris aura pris une part déterminante à la libération de la capitale.*"



## MERCREDI 23 AOUT

Bien qu'on ait peu de détails sur l'avance alliée aux abords de Paris, on sait que tout marche normalement. D'ailleurs quelques formations de Panzer allemands refluent en contournant Paris par les boulevards extérieurs.

On guette anxieusement l'avance à tous les communiqués (lorsque l'on a le courant). On passe en banlieue d'innombrables coups de téléphone. C'est ainsi qu'on peut avoir Brie-Comte-Robert et que la personne interpellée annonce que les Américains sont là, sur la place.

La Croix Rouge se plaint que ses postes sont encombrés par des tués ou des blessés du seul fait de leur curiosité (elle les évalue à la moitié des victimes).

L'après midi je monte à l'Ecole ; arrivé à la hauteur du Val-de-Grâce, sur le boulevard Port-Royal, alors que je marchais tête baissée et réfléchissant sans doute aux événements, j'entends des moteurs et lève le nez : je me trouve nez à nez avec trois mitrailleuses blindées allemandes, un camion avec une dizaine d'hommes armés et une auto fermée avec des officiers à l'intérieur. Il n'est pas question de se mettre à l'abri et je continue mon chemin sous les fusils menaçants. Tout ce monde s'arrête au barrage de la rue Berthollet, une des autos blindées le traverse en déclenchant un mécanisme qui met le feu à un des camions renversé sur le barrage, les officiers descendent et examinent longuement les barricades. Tout le monde repart, mais on se méfie, car maintenant on tire sur les piétons. Cependant, à ma hauteur, une vieille femme venant de faire ses courses traverse la chaussée sans regarder si des voitures arrivent (on est tellement habitué à l'absence de circulation!) et elle manque de se faire accrocher par la première auto-mitrailleuse qui donne un coup de frein



Brèche dans la barricade à l'angle rue Monge/rue de Mirbel

pour l'éviter! La bonne vieille continue paisiblement sa route, cependant qu'un coup de feu éclate tout contre moi, tiré par un des hommes du camion, sans que je me rende compte sur qui ou sur quoi l'homme a tiré.

Comme suite à cette visite, le soir, vers vingt heures et demie, arrivait près de la barricade le gros tank du Sénat. Il se mettait en batterie à la rue de la Santé et commençait à canonner la barricade de façon à y ouvrir un passage. Ces coups de canon en pleine ville font beaucoup de bruit. Cela dure près de trois quarts d'heure et l'on pense que les maisons, autour de la barricade, sont pulvérisées. Pas du tout. On va voir les dégâts après le départ du tank : il sont insignifiants et le tir est vraiment inefficace. Une brèche a bien été ouverte dans la barricade, mais un quart d'heure après les "FiFi" l'avait réparée et la barricade était plus solide qu'avant.

Nuit assez mouvementée : on vit au milieu des coups de feu, des mitraillades, des coups de canon provenant du Sénat ou d'ailleurs.



VENIR AU PAVILLON DU MOUVEMENT DE LIBÉRATION NATIONALE ET M. O. N.

GRATITÉ POUR L'IMAGERIE FRANÇAISE. IMAGES — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

Source : Collection Affiches Brigitte Bussière

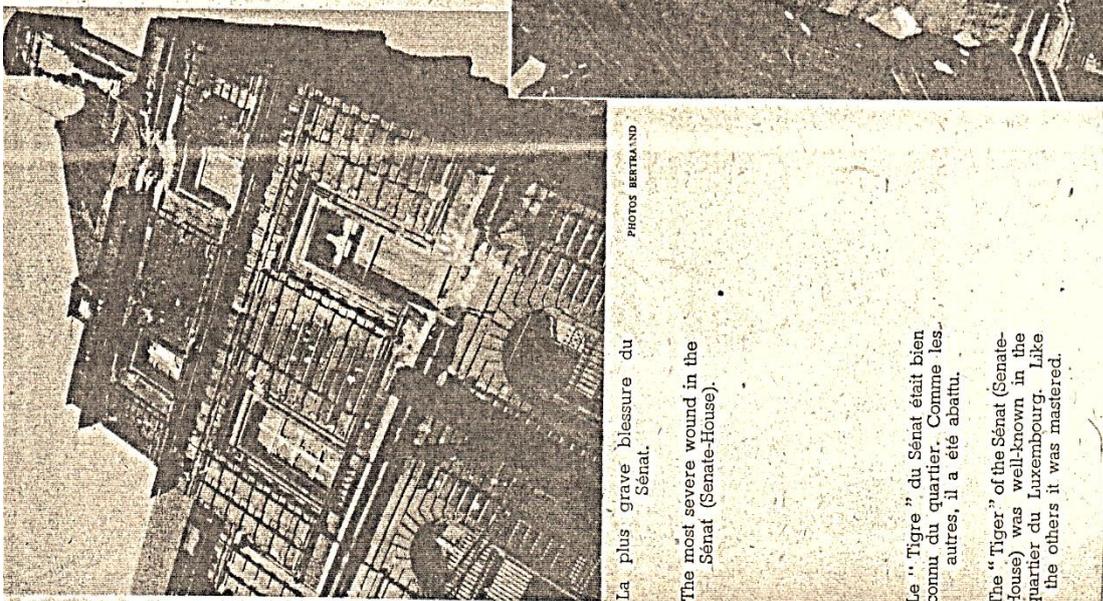
## JEUDI 24 AOUT

On sent que la solution approche ; on sait que les alliés sont assez près de Paris et on apprend leur présence à Antony, Bourg-la-Reine, Palaiseau. On prétend qu'un F.F.I. a été ce jour au devant de la colonne Leclerc qui, mal renseignée par la T.S.F. pouvait croire Paris délivrée, et que sur ces données les Français auraient activé leur avance. Les Allemands se battent pas à pas mais sont dominés.

Une pluie torrentielle le jeudi matin, suite d'un orage qui avait couvert le canon la nuit, calme un peu les curieux.

Je continue à aller normalement à la Revue, mais l'on a peu l'esprit au travail. Avant midi, je vais à nouveau rendre visite au pont d'Austerlitz, qui est toujours libre, mais la gare et les chevaux de frise ont été pris par les F.F.I. Peu de temps avant que je n'arrive, me raconte un badaud, une formation de blindés allemands est passée ; s'il y avait eu là des barricades, elle ne serait pas passée. Un coup de téléphone à Villejuif m'avait signalé qu'une formation Panzer, venant du côté de Rambouillet, reflueait sur Paris, puis une demi-heure après, elle passait à nouveau ayant été obligée de retourner lorsqu'elle avait été arrêtée par les barricades. Elle a sans doute été cueillie par les troupes du Général Leclerc.

Dans l'après-midi "à l'heure du tank" je remonte à l'Ecole, qui a reçu le matin même une balle ; une voiture, avec trois officiers de la garde républicaine ont rencontré l'auto-mitrailleuse qui les a mitraillés. Ils se sont mis à l'abri dans le couloir de l'Ecole et une balle – bien tirée – est arrivée dans la fenêtre de la



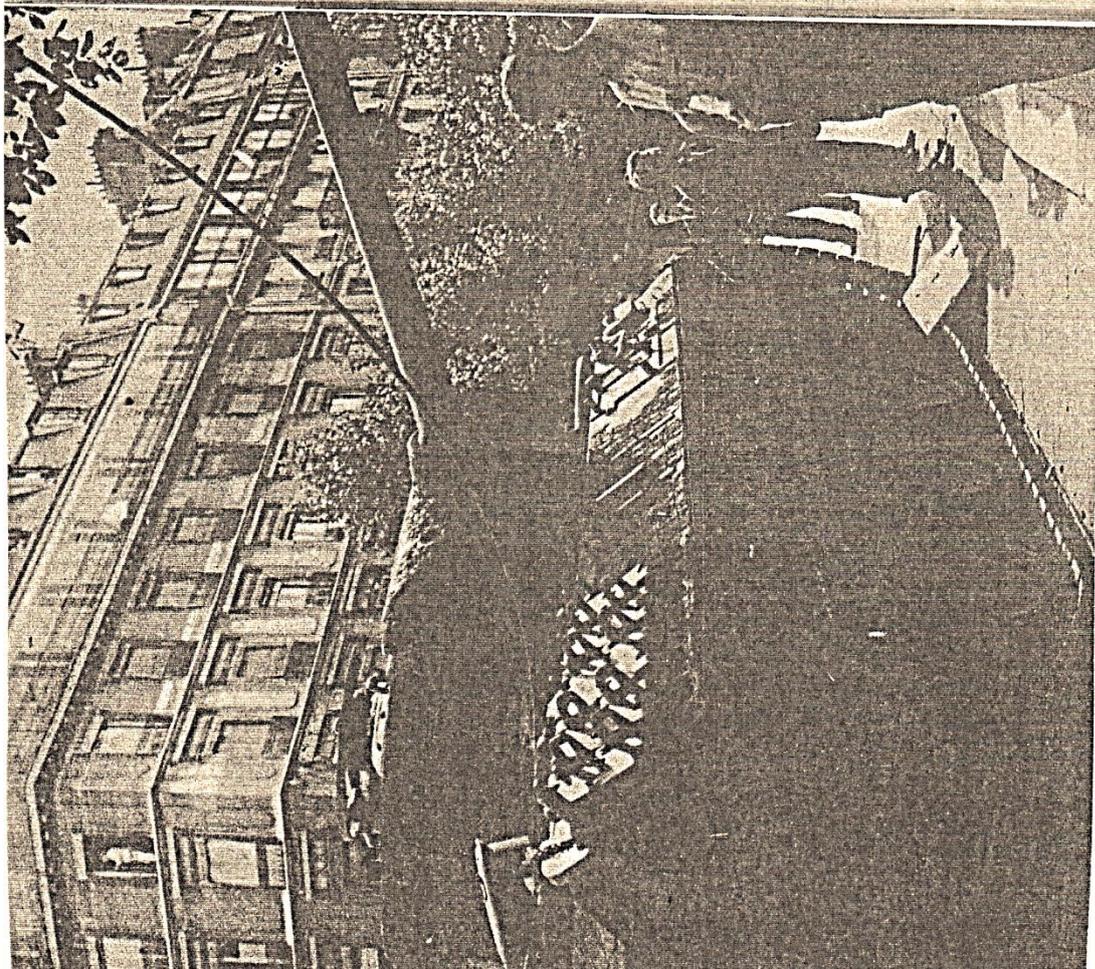
PHOTOS BERTRAND

La plus grave blessure du Sénat.

The most severe wound in the Sénat (Senate-House).

Le "Tigre" du Sénat était bien connu du quartier. Comme les autres, il a été abattu.

The "Tiger" of the Sénat (Senate-House) was well-known in the quartier du Luxembourg. Like the others it was mastered.



Source: Album O.P.G. Paris 1944

loge du concierge. Au moment où j'arrive au-dessus du boulevard Port Royal, j'aperçois le tank qui tourne, avec son allure de gros canard, et se dirige du côté de la gare Montparnasse. Cinq minutes après, rafales rageuses de mitrailleuse, puis canonnade. Désireux de voir, d'un peu plus près, ce monstre, je vais, avant son retour, me placer... dans un urinoir, le long du Boul'Mich, à la hauteur du petit Luxembourg. Sur les bancs du jardin, je remarque des groupes d'amoureux qui ont à se dire sans doute des choses très importantes, car ils ne se préoccupent nullement du tank. L'engin me semble poussif, mais solide, et l'auto-mitrailleuse paraît menaçante. J'admire d'autant plus les gars des F.F.I. et aussi les agents de police de la Préfecture qui ont capturé des tanks de haute lutte, alors qu'eux mêmes n'étaient pas armés. Une fois le tank à bonne distance, je vois un titi, qui s'était mis précipitamment à l'abri derrière le socle de la statue de la place de l'Observatoire, qui sort, et les mains en cornet dans la direction du tank, lui crie d'une voix de fausset : "*Hé dis donc!...c'est par là les Américains?*" Et en effet, ce tank sera cueilli – avec d'autres – au Sénat.

Le soir, à vingt heures, j'étais sorti faire un tour : la foule était très excitée et très dense, attendant l'arrivée des troupes d'un moment à l'autre. L'on savait que les Français de la division Leclerc entreraient les premiers. Au bout d'un moment on est forcé d'admettre que les troupes n'entreront que demain matin. Je fais le tour des barricades, rue Berthollet, j'ai un échantillon amusant de la mentalité parisienne. Le gros tank Tigre avait dit qu'il reviendrait bombarder la barricade comme la veille, et tout le monde réclamait l'arrivée du tank!... "*Alors, est-ce qu'il vient ce tank?...etc*" Il n'est pas venu, bien entendu...

La nuit du 24 au 25 a été agitée et même, par moments, tragique.

L'électricité est rendue à 21 heures, le poste français Radio-Paris est réorganisé et donne les nouvelles minute par minute. C'est ainsi que nous apprenons officiellement l'arrivée des colonnes Leclerc aux portes de Paris, la

# Enfin! une Radio honnête

Une expression qui a beaucoup servi, beaucoup trop servi sur les antennes de la défunte radio nationale, c'est bien « La Voix de la France ». Voix caverneuse, voix creuse, voix de fausset... Il paraît qu'elle allait se répandre au loin, sur les vieilles îles où le drapeau tricolore avait été planté un jour au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité des races...

Personne ne l'écoutait beaucoup. Personne ne la regrettera beaucoup.

Elle est morte la radio nationale !

Et mort aussi Radio-Paris ! Et notre brave Héroid a dû prendre le... Paquis...

Mais dans quelques jours une nouvelle radio nationale qui ne sera peut-être plus la « voix de la France », mais qui sera sûrement la voix des Français, se fera entendre.

Il faudra dresser l'infect bilan des deux radios qui se sont disputé les antennes parisiennes et vichysoises depuis l'armistice. Elles ont consommé beaucoup d'argent et fort peu de talent.

Qu'il nous suffise de dire pour l'instant que la radio de Vichy, sur le plan strictement professionnel, a été ce que l'on fait de mieux comme pétaudière. La direction en a été assurée successivement par un médecin-sénateur, le professeur Portman, par un officier de marine, le commandant Duvivier (qu'on appelait dans l'intimité le commandant Bravida) et par un colonial, homme de lettres, très nettement frappé du coup de bambou, M. André Demaison.

Tout le monde, bien sûr, ne peut pas être de l'Académie française...

Et, bien entendu, il n'y a pas de techniciens en France. Personne n'avait jamais fait de radio avant ces messieurs. Et on tranchait de haut. La radio, c'est ci... la radio, c'est ça...

Non, la radio n'est ni ci ni ça. Ce n'est pas une affaire de journalistes ratés, d'auteurs dramatiques ratés, de musiciens ratés.

La radio demande qu'on s'en serve avec précaution et avec intelligence, intelligence tout court et intelligence du métier.

Non, ce n'est pas si facile que ça de parler devant un micro... Ce n'est pas si facile que ça d'accrocher l'attention des auditeurs distraits...

La radio, c'est la radio. Nous la savons maintenant en de bonnes mains. C'est l'essentiel.

libération de la ville, et le speaker<sup>(6)</sup> demande aux curés de faire sonner les cloches, (comme si c'était facile, après quatre ans de silence, alors que certains quartiers n'ont pas à cette heure l'électricité nécessaire). Moment émouvant où les Français rentrent à Paris et où la bataille s'accroît. Tout le monde descend dans la rue, se met aux fenêtres, et commence à manifester sa joie. Cependant la radio demande aux parisiens de rester chez eux pour ne pas gêner les combattants. D'ailleurs, on est obligé de déchanter, car on apprend la résistance boche et les combats de rue. Les canons allemands encore à Paris (Luxembourg, Tuileries, etc.) tirent au petit bonheur sur la ville.

Alors qu'on croyait les Allemands partis et se rendant, on apprend qu'ils résistaient dans Paris même, qu'ils attaquaient l'Hotel de Ville, la Mairie du 11ème (où les F.F.I. lançaient vers 23 heures un S.O.S. par radio n'ayant plus de munitions), défendaient les ponts, incendiaient l'Hôtel Crillon et le Ministère de la Marine etc. Les Alliés étaient arrivés aux portes de Paris, au Pont de Sèvres, à la Porte d'Italie, à celle d'Orléans; le général Leclerc était à l'Hôtel de Ville négociant avec les Allemands.

Vers minuit et demie le canon tonne violemment dans tout Paris, les batteries lourdes de Longchamp déversent à toute allure des obus sur le XVème (la radio ayant imprudemment annoncé que des troupes américaines cantonnaient à la Porte de Versailles). La T.S.F. donne les nouvelles au fur et à mesure qu'elle les reçoit (on a du courant toute la nuit), et des reportages ont lieu sur place, notamment l'un à la place de la République où l'on se bat ferme. Vers deux heures du matin le calme se rétablit un peu, le canon s'éloigne, et il n'y a plus que les fusillades de quartier.

---

(6) Le speaker dont il s'agit est Pierre Schaeffer, dont Jean-Claude Marcel et Françoise Guyon firent la connaissance lorsqu'ils occupèrent, dans les années 1970, un mas lui appartenant, près d'Aix-en-Provence.



La radio nous avait donné une nouvelle d'importance : l'avant-garde de la 2ème division blindée du Général Leclerc a poussé jusqu'au coeur de Paris et est arrivée, peu avant 22 heures place de l'Hôtel-de-Ville. ce sont deux tanks français "*Romilly*" et "*Champagne*" qui, les premiers ont atteint l'Hôtel-de-Ville.

La nuit se passe ainsi. Le matin, le soleil annonce une journée splendide, tout le monde est levé tôt, le canon s'est éloigné, tout est calme. Tout le monde pavoise.



Le 25 août, au matin. - Les premiers chars de la Division Leclerc entrent à Paris



## VENDREDI 25 AOUT

## ENTREE DES ALLIES

Vers neuf heures, je vais de barricade en barricade à la place d'Italie. Au bout d'un moment un grand cri : "Les Voilà"...C'est la division Leclerc. Hommes bronzés, types de soldats français, matériel américain formidable. On abat les barricades, ils passent au milieu des hurlements de joie. Tous les tanks, tous les camions sont couverts de fleurs, de drapeaux, de femmes, de garçons. Une division américaine les accompagne. Je serre la main et félicite un capitaine; je parle quelques instants avec lui, car il est arrêté, et dans la conversation il me dit : *"Réservez vos acclamations pour les Français, mais pas pour les Américains, car eux, c'est zéro. Cette nuit on s'est bagarré fortement à Longjumeau. Il n'y avait pas d'Américains; maintenant, voyez les, ils essaient de passer les premiers pour entrer à Paris"*.



Passage d'un char français  
vu de la fenêtre  
d'Henri Guyon Le Bouffy  
dans l'immeuble  
du 23 rue de Fleurus  
pavoisé avec les  
moyens du bord



Fusiliers marins de la 2ème D.B. devant le 23 rue de Fleurus,  
dans l'entrée: à gauche Anne Marie Guyon Le Bouffy, à droite (caché) Henri  
Guyon Le Bouffy.

Je remonte à la Porte d'Orléans (une des grandes voies d'accès de la capitale pour eux : celle par laquelle, le soir, entrera de Gaulle ). J'arrive à Saint-Pierre-de-Montrouge qui sonne à toutes volées ; les troupes déferlent de partout, quand brusquement des coups de feu éclatent. Ce sont les hommes de Darnant qui mitraillent les Parisiens. Pendant ces journées, ils ne cesseront de remplir les hôpitaux et les cimetières.

En une seconde cela crépite de tous côtés, des toits, des étages, des rues adjacentes; nous sommes entourés d'une véritable nappe de balles, on les entend claquer à côté de soi, de tous les côtés, et impossible de découvrir le moindre tireur. La police, les hommes de la F.F.I. sont sur les dents, les agents montent sur les toits, visitent les étages. Rien. Les salopards avaient bien étudié leur affaire; ce sont des miliciens ou des Boches camouflés, quelquefois des Boches en uniforme, couchés sur un toit. C'est dangereux, car parfois, (je l'ai vu avenue d'Orléans) sur une simple indication de quelqu'un dans la foule, celle-ci se rue sur un immeuble, saccage tout, et fait un mauvais parti aux personnes qui étaient à la fenêtre désignée (et qui, souvent, n'y comprennent rien)

Les colonnes se sont arrêtées, des tanks se sont mis en batterie, puis la marche reprend, mais les mitrailleuses avancent en tirant sur les immeubles, ce qui est pénible.

Sur la place de l'Observatoire des tanks se sont installés face au Sénat (nid principal de la résistance des SS boches) et restent là, probablement jusqu'à l'encercllement et l'assaut final. Impossible de passer par le Boul'Mich' qui est un endroit sinistre et encore défendu par le poste de mitrailleurs au carrefour de la gare du Luxembourg. Je redescend par nos rues, admire en passant le second étage du 78 rue Claude Bernard où flottent fièrement deux drapeaux français (fraîchement teints), un américain, et un – plus petit – anglais. La rue est bien décorée dans son ensemble. Les salopards tirent toujours et de partout. A chaque salve un peu violente, la foule se met sous les portes où dans les rues perpendiculaires, puis revient.



Rue de Fleurus



L'après-midi je passe le long du Jardin-des-Plantes, bondé de troupes de Leclerc qui cantonneront dans ce coin; le pont d'Austerlitz est libre; je reviens par les quais sur Notre-Dame qui, chose curieuse a un peu écopé. Peu de chose, des balles qui ont fait des blessures toutes blanches dans cette pierre patinée par le temps. Quelques saints des portails sont un peu abîmés. La Préfecture de Police est intacte. Je veux passer le pont et aller sur la place Saint-Michel : impossible, la fusillade des salopards crépite; même les hommes des chars qui sont sur le quai des Orfèvres viennent se mettre à l'abri derrière le parapet du quai. Le Pont-Neuf est libre ; je regarde Paris, si beau dans cette journée ensoleillée, les bords de la Seine avec toute leur poésie, nos monuments par bonheur intacts. Et cependant, les coups de feu continuent ; à la Concorde, deux énormes panaches de fumée indiquent que l'Hôtel Crillon et le Ministère de la Marine brûlent. Une autre fumée prouve qu'un des grands hôtels de la rue de Rivoli est en feu, et on aperçoit, derrière, la carcasse du Grand-Palais – brûlé il y a deux jours par les Allemands – un gros incendie du côté de Neuilly.

Impossible d'aller du côté du Sénat; sur le boulevard Saint-Germain, un barrage m'arrête à la statue de Chappe (boulevard Raspail). Le Ministère de la Guerre est encore occupé, et pourtant de Gaulle y sera à 18 heures!

Les Américains ont libéré les Tuileries en début d'après-midi; la Kommandantur de la place de l'Opéra s'est rendue assez vite ; petit à petit tout se nettoie.

Je reviens par la passerelle des Arts et contemple le Louvre qui s'en tire intact. Rue de Rivoli, grande effervescence. On attend de Gaulle. Au carrefour de la rue du Louvre débouche un convoi de trois à quatre cents prisonniers, qui, mains à la nuque et au pas de course, vont du côté de la grande poste. Un autre convoi moins important passe devant moi; un Boche blessé ou épuisé ne peut plus avancer; il est achevé d'un coup de feu par un F.F.I., littéralement à mes pieds. Pénible. Un homme de Leclerc se précipite sur un autre Allemand et l'assomme d'un coup de matraque. Comme l'on proteste, le Français dit : *"Ils ont*



Préparation de l'attaque du Luxembourg



Prisonniers allemands sortant du Sénat, jardin du Luxembourg.

*fait la même chose à mon père il y a trois ans, je m'étais juré de le venger de la même façon".*

Place de l'Hotel-de-Ville, foule énorme, mélangée avec des tanks et des soldats qui ne s'éloignent pas. En remontant par la rue Monge, j'assiste à l'arrestation de deux salopards qui tiraient d'une maison; ils reçoivent une belle correction de la foule et sont emmenés par la police.

Les principaux centres de retranchement pour les Boches étaient la caserne Latour-Maubourg et l'Ecole Militaire (qui furent enlevées à la fin de la matinée), la Kommandantur place de l'Opéra, (qui se rendit au bout de 45 minutes), la caserne du Prince Eugène et l'Hotel Moderne place de la République, la Chambre des Députés, l'Hotel Meurice, le ministère de la Guerre, et surtout le Sénat, siège des SS, qu'ils avaient menacé de faire sauter avec eux. Tous ces points étaient énergiquement et vivement attaqués. A la fin de la journée, ils étaient tous réduits. Le tir des tanks avait assez abîmé l'aile Est du Sénat, un de leurs hotels – qui communiquait avec le Sénat par souterrain – près de l'Odéon, finissait de brûler car ils y avaient mis le feu avant de le quitter.

A la nuit, tous les centres de résistance s'étaient rendus, soit au Colonel Rol, soit au Général Leclerc ; c'est alors qu'on s'est rendu compte du nombre des tueurs isolés de tous côtés. On sut, ensuite, que tous les souterrains, Métro compris, (surtout le Métro), étaient pleins de ces hommes qui obéissaient nettement à un mot d'ordre. Ils étaient très difficiles à atteindre, passant d'un toit à un autre, se montraient avec le brassard tricolore des F.F.I., se déguisaient en prêtres, etc.

On le vit bien le lendemain samedi, où tout Paris avait voulu ovationner de Gaulle. Une personne digne de foi s'était glissée entre les tanks, place de la Concorde. Un monsieur ayant ses entrées partout vient avertir les curieux d'avoir à s'en aller. Aussitôt après, rafales de mitraillettes qui, place de la Concorde, furent particulièrement nourries. A la même heure on tirait de partout, du Sénat, du boulevard Saint-Germain, etc... On en a même montré un à Germaine à la



Le 25 août, dans l'après-midi - Bataille de chars, Place de la Concorde

Préfecture de Police. L'attentat de Notre Dame est connu, mais ce que Germaine tient d'une personne se trouvant alors dans le voisinage de de Gaulle, c'est que le Général, nullement troublé par les coups de feu tirés dans la cathédrale, a chanté le Te Deum en entier et par coeur (ce qui prouve qu'il le savait). A son départ le feu reprenait de plus belle.

## L'ATTENTAT DE NOTRE-DAME

Depuis le début de l'après-midi une foule mouvante se déplace joyeusement sur le parvis de Notre-Dame dans un va-et-vient constant.

Les premiers chars arrivent bientôt, salués l'un après l'autre par le crépitements sans cesse renouvelé des applaudissements.

A peine alignés de chaque côté du parvis, les blindés sont assaillis par la foule et se transforment en tribunes improvisées.

Le service d'ordre est renforcé et la foule s'installe dans une attente encore passive mais prête aux plus vives explosions d'enthousiasme. Chacun suit par la pensée le trajet du général et guette son arrivée par le pont d'Arcole.

### Les premiers coups de feu

Une nouvelle rumeur d'acclamations de plus en plus chaleureuses grossit de proche en proche. Le général arrive.

Sa voiture stoppe devant le grand portail.

Les salves d'applaudissements redoublent lorsque le général sort de sa voiture et se tourne vers la foule dans un geste de salut avant de pénétrer dans la cathédrale.

C'est à ce moment que les premiers coups de feu déchirent l'air.

Un panache de fumée blanche s'élève d'une tour nord de Notre-Dame.

La foule, prise de panique, s'écrase vers l'Hôtel-Dieu et vers les quais à la recherche du moindre refuge tandis que le général se tourne vers le portail.

A quelques mètres devant lui, la première victime vient de s'écrouler, mortellement touchée à la tête.

Le général, suivi de Koenig, s'avance à l'intérieur de la cathédrale et se dirige vers le maître-autel.

Dehors, la mitraille est fournie. Les soldats ont vivement riposté contre un introuvable adversaire.

Le général est maintenant debout sur les premières marches du chœur, et, dans un geste d'apaisement, invite la foule à ne pas s'affoler.

A l'intérieur de Notre-Dame, on commence à se lever, à se déplacer en tous sens, ne comprenant pas ce qui se passe à l'extérieur.

Soudain, l'inquiétude fait place à la terreur. Des détonations ont retenti dans la nef. Certains se précipitent vers les bas-côtés, d'autres se baissent.

### Tandis que l'on tue

Le général renouvelle ses exhortations au calme. Lui-même reste imperturbable malgré les crépitements renouvelés. L'archiprêtre lui tend la main et se place devant lui avec la visible intention de le protéger. Celui-ci s'écarte légèrement de l'archiprêtre en lui témoignant par un regard toute sa reconnaissance pour ce simple geste.

Les coups se succèdent toujours, le général de Gaulle est à sa place officielle, debout, droit. Il porte son regard vers le chœur où pas un seul officiant n'a bougé, puis entonne le *Magnificat*.

Sa haute silhouette domine la foule hésitante. Son calme rassure les plus nerveux ; et tandis que les détonations continuent, le général dirige une cérémonie imprévue mais combien émouvante.

Il chante maintenant un hymne repris par le chœur et la foule : « Sauvez ! Sauvez la France !... » Le long des nefs transversales, trois blessés légers gagnent la sacristie.

A 16 h. 30, le *Credo*, accompagné à l'orgue, résonne sous les voûtes, mêlé à quelques sèches détonations.

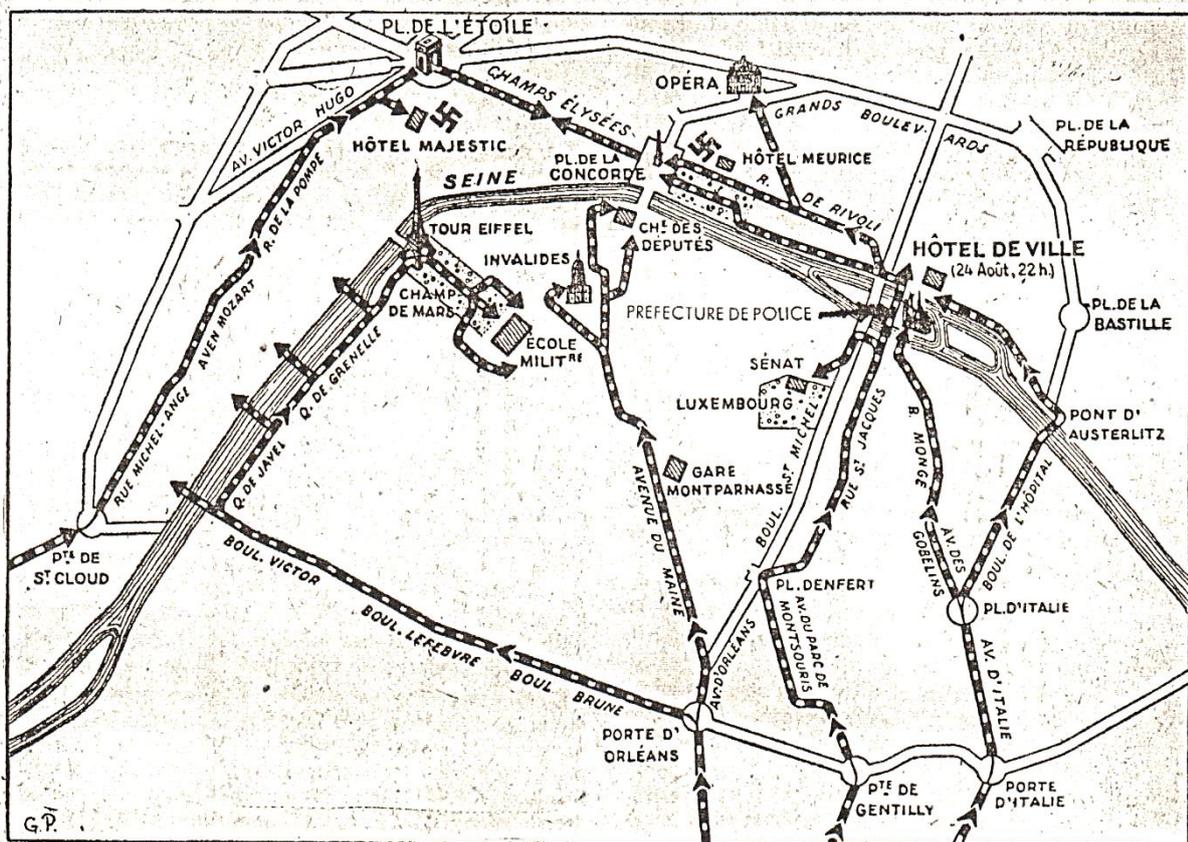
Le général regagne alors le grand portail. Il ne l'a pas atteint que de furieuses rafales déchirent l'air encore vibrant des chants religieux.

Dehors, la foule s'est plus ou moins dispersée. Le général remonte dans sa voiture, laissant derrière lui une muette admiration, tandis que la cathédrale est évacuée sur l'ordre des F.F.I. Ceux-ci commencent à fouiller le dédale des colonnades, des statuètes et des multiples recoins gothiques où ils patrouillent vainement depuis une semaine déjà à la recherche d'un invisible ennemi.

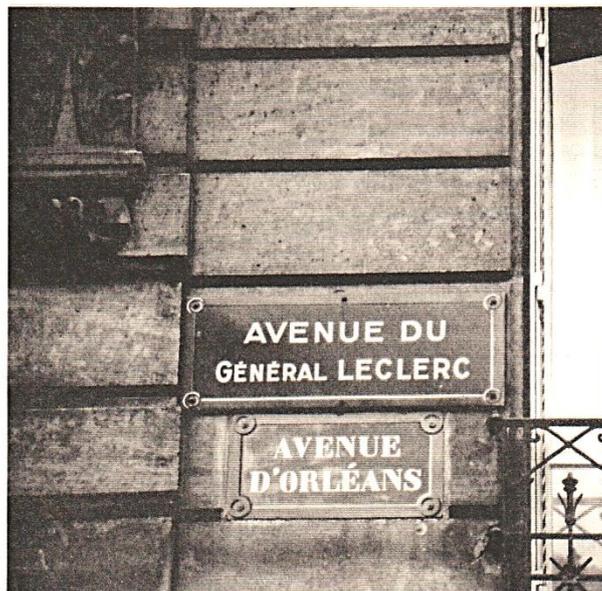
Journal Libération  
du Dimanche 27 août 1944



Source: LES CAHIERS FRANCAIS D'INFORMATION  
Bulletin hebdomadaire publié par le Ministre de l'Information  
N°27 du 17 août 1945



Itinéraires des Colonnes Leclerc dans Paris



## Parisiens méfiez-vous

**Plusieurs milliers  
de soldats allemands  
se cachent en civil  
dans la capitale**

*Les soldats allemands en ont marre. Cela se conçoit aisément. Les désertions se précipitent. C'est un saucé-qui-peut général.*

*Plusieurs milliers de soldats ne voulant plus combattre, ont abandonné la tenue vert épinard pour revêtir un costume civil.*

*Et ces combattants d'hier se cachent un peu partout.*

*Sont-ils de bonne foi ? Peut-être. Néanmoins, dans le doute, nous ne pouvons que recommander aux Parisiens de redoubler de prudence.*

Journal **Liberation**  
du Dimanche 27 août 1944



Un Fusilier-Marin répond aux tireurs sur les toits

## SAMEDI 26 AOUT

Dans la matinée, je circule un peu dans le quartier, heureux de me promener dans des endroits interdits jusqu'alors, comme le boulevard Saint-Michel ! Tout s'installe petit à petit. Paris est tout à sa joie, malgré les salopards qui ont tirillé toute la nuit. Après déjeuner, je monte à Belleville, chez Antoinette Pincoz où je recueille les impressions des batailles de la place de la République ; je croise une foule qui se rend aux Champs-Élysées saluer de Gaulle – cette foule est tellement compacte qu'il est impossible d'y circuler en vélo. Sur les Grands-Boulevards, même foule, encore plus excitée, des autos pleines de soldats et de femmes, des tanks qui se rendent à la cérémonie de Gaulle, un délire populaire comme on n'en voit qu'à Paris dans de pareilles occasions, surtout quand Belleville se découvre patriote ! Je vois pas mal d'immeubles abîmés par la mitraille ou bien brûlés. L'Hotel Crillon est très abîmé ; je n'arrive pas à traverser les rues pour aller du côté de l'Etoile, quand brusquement la mitraille depuis les toits reprend. Je me trouve à ce moment rue du Mont-Thabor et les balles tombent si dru que je mets précipitamment mon vélo à l'abri entre deux tanks. Un des soldats me prête sa jumelle ; je ne découvre absolument rien. C'est inouï étant donné la densité du tir ; les balles pleuvent de tous cotés, aussi bien



Le Général de Gaulle descend les Champs Elysées,  
à sa gauche Georges Bidault, à sa droite André Le Troquer  
derrière lui le Général Koenig et le Général Leclerc.



devant que derrière, les mitrailleuses lourdes des tanks tirent, abîment les immeubles. Vacarme assourdissant. Les rues s'étant, bien entendu, vidées, je peux continuer mon chemin : beaucoup de blessés ; un garçonnet transporté sur un brancard vers le Palais-Royal semble bien mal en point. Beaucoup de femmes qu'on croit blessées ne sont qu'évanouies, ce qui complique la besogne.

Je remonte ainsi tous les Champs-Elysées; il est d'autant plus étonnant que cette mitraillade se soit produite que sur les toits des immeubles des Champs-Elysées, les pompiers sont en surveillance. C'est à n'y rien comprendre.

La Concorde est entourée de tanks, et je remarque la belle tenue des fusiliers marins; on n'a pas permis aux femmes d'escalader les tanks. Un gros tank allemand, à l'entrée des Tuileries, place de la Concorde, qui avait sans doute la prétention de défendre les Jardins, a été pris et incendié. Il est là, mort, et la foule le recouvre littéralement, comme les insectes un cadavre.

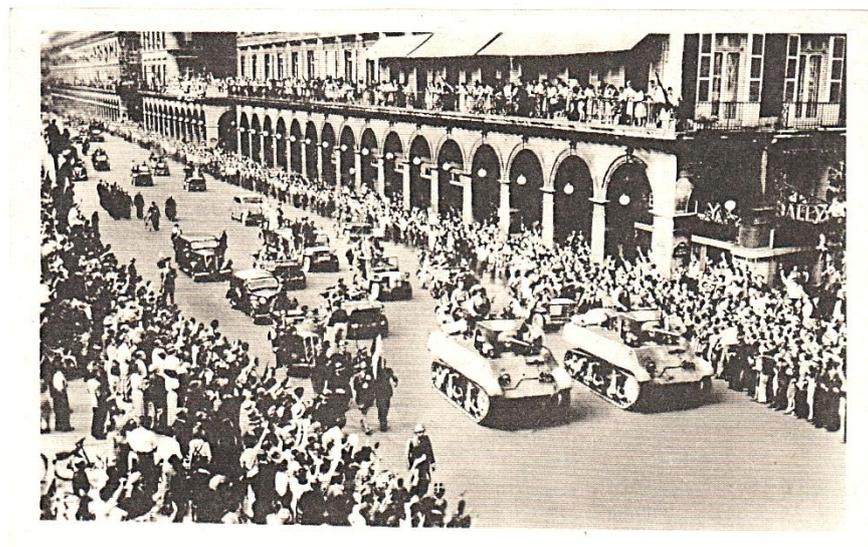
Je vais chez Bresard, rue de Solférino; il était aux Champs-Elysées avec sa fille, du côté du Grand-Palais, et il a été mitraillé comme tout le monde. Jusqu'à hier, ce coin de la rue Solférino était malsain en raison de l'occupation des Tuileries par les Boches qui avaient placé un canon dans l'axe du Pont Solférino et tiraient sur le Ministère de la Guerre, accrochant les maisons au passage. C'est ainsi qu'un éclat a traversé la fenêtre de Bresard, brisant un carreau et allant se loger dans un tableau. Deux agents, couchés derrière des sacs de sable et maniant un fusil mitrailleur ont été tués devant la fenêtre de Bresard. En l'honneur de la Libération, nous buvons, à la santé des alliés, un de ces Porto d'avant guerre pour lequel on pourrait risquer tous les mitraillages de la terre.

Retour normal par le boulevard Saint-Germain et la rue Monge qui devait être abîmée le soir par le bombardement aérien de la nuit, effectué à basse altitude par les Boches.

Alors qu'on croyait les émotions terminées, à 23 heures, brusquement des ronronnements puissants indiquent une sérieuse attaque par avions. C'est le premier bombardement allemand et l'ennemi profite de ce que la D.C.A. n'est



Batterie en position entre les tireurs des toits  
Place du Châtelet.



pas organisée. Les fusées éclairantes sont lâchées et l'on voit aussi clair qu'en plein jour. Notre quartier est spécialement visé : des bombes incendiaires mettent le feu à des bâtiments contre la fauverie du Jardin-des-Plantes, (les tanks Leclerc cantonnent toujours au Jardin) et à l'extrémité de la Halle-aux-Vins, les caves de Dubonnet brûlent : c'est un énorme incendie qui éclairera une partie de Paris toute la nuit. Des bombes soufflantes tombent rue Monge, et démolissent des immeubles complètement, notamment en face du 51. Gros dégâts, les maisons voisines sont soufflées et tout, (fenêtres, balcons, portes) est volatilisé. D'autres bombes tombent rue Ortolan et détruisent cette rue ; (cette rue longe la caserne de la Garde et aboutit place Monge). Ce sont celles qui sont le plus rapprochées de nous, environ cinq cents mètres. Il n'empêche que notre maison en est durement secouée et que j'entends une dégringolade de vitres dans la rue. Cet avion volait très bas, au raz des toits, et est passé exactement au dessus de la maison; heureusement pour nous il avait lâché toutes ses bombes auparavant. Une autre attaque avait lieu dans les quartiers Nord de la capitale, mais semble avoir été moins grave.

Trompé par la lueur de l'incendie, je crois que le sinistre est dans le voisinage de la Revue et je m'y précipite; j'y entre difficilement car des blessés sont étendus dans le corridor devant la porte et sont soignés par le docteur Vromet. Il y a eu beaucoup de victimes : quinze cadavres ont été amenés au poste de secours en face de la Revue, et plus de trois fois autant de blessés. D'ailleurs les blessés sont là par terre, dans la rue, la plupart du temps sur le sol, d'autres plus gravement atteints sur des brancards (qu'on ne peut immobiliser) prêts à être emportés. Je m'arrête près de quelques uns et essaie de leur parler, mais sans succès : ils sont trop touchés. Partout c'est l'affolement et la désolation que l'on devine. L'indignation est générale, mais le tir dure toute la nuit, malgré les efforts des F.F.I.

Le lendemain la D.C.A. s'organise et la défense générale de Paris se met en place. Cependant on entend encore le canon allemand, car l'ennemi n'est pas loin

**Vingt-quatre heures après la libération**

## **LA LUFTWAFFE BOMBARDE PARIS ET LA BANLIEUE**

**L'hôpital Bichat a été touché en plein  
On ignore encore le nombre des victimes  
qui doit être très élevé**

La Luftwaffe dès cette nuit a pris Paris pour objectif. Quand les sirènes retentirent aux environs de 23 heures, cette fois les Parisiens descendirent dans les caves.

Pendant une heure, les projecteurs, les balles traçantes, les éclatements des bombes et des obus devaient éclairer le ciel de la capitale. La D.C.A. américaine et française tira à mitraille sur les « taubes 1944 ».

Lorsque la fin de l'alerte sonna, des incendies embrasèrent la nuit.

Le plus violent sans nul doute se situait sur la rive gauche, dans le périmètre rue Monge, Petit Bercy.

La Halle aux Vins a été durement touchée. Les caves Grap et Dubonnet ont été incendiées et les réserves constituées pour l'Assistance Publique ont été totalement détruites, en dépit de l'intervention des moto-pompes de la caserne de Poissy.

Des bombes au phosphore sont également tombées rue Geoffroy-Saint-Hilaire.

Des bombes sont tombées rue Ordener, rue Béllard et rue André-Del-Sarte, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement; rue Patay et rue Dessous-des-Berges, dans le 15<sup>e</sup>.

Des points de chute ont été relevés en banlieue à Saint-Ouen, Saint-Denis, Pantin où les magasins généraux et les moulins de

Paris étaient rapidement la proie des flammes, à Maisons-Alfort, Alfortville et Ivry.

A 1 heure du matin, les services de la défense passive et les organisations de secours qui s'étaient rendus immédiatement sur les lieux sinistrés, n'avaient pas encore pu dénombrer les victimes de cette agression qui suivait de si peu, vingt-quatre heures à peine, la libération de la capitale.

On craint que le nombre des morts et des blessés ne soit très élevé.

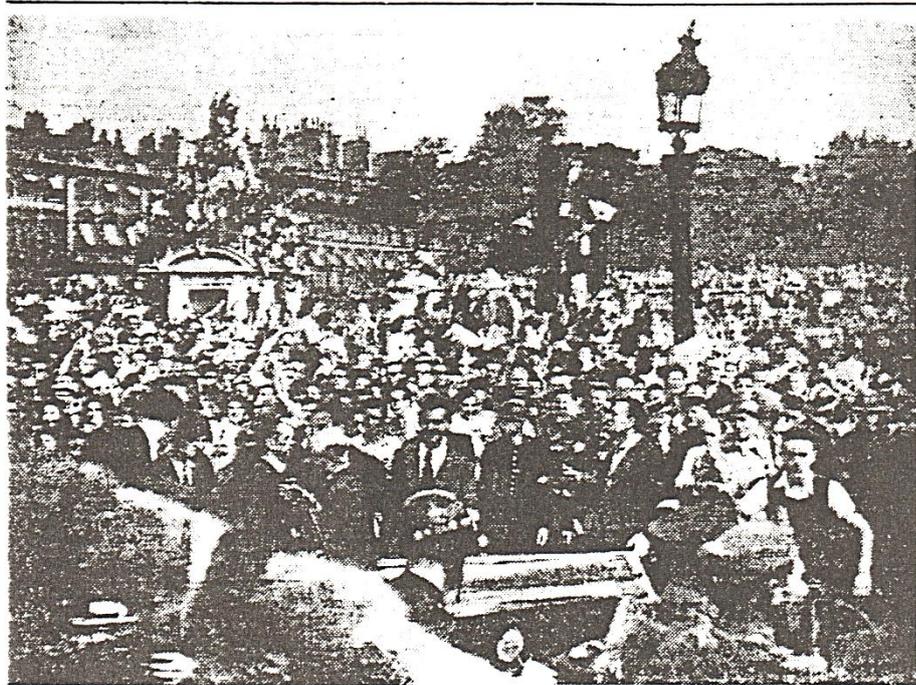
L'Hôpital Bichat, notamment, a été touché en plein et est à peu près détruit.

La Luftwaffe n'aura pas tardé à montrer aux Parisiens qu'elle voudrait leur réserver le sort des Londoniens.

### **La duchesse de Gloucester donne naissance à un garçon**

Londres, 26 août. — La duchesse de Gloucester, belle-sœur du roi George VI, a donné aujourd'hui le jour à un garçon.

(A.F.P.)



Sur la place de la Concorde, une foule innombrable et vibrante acclame les libérateurs.

(à Champigny-la-Bataille) puis, peu à peu le bruit du canon s'éloignera, et Paris, affamé et désorganisé, commencera à renaître : du ravitaillement arrivera petit à petit, le Métro, après huit jours de réparations remarchera ainsi que certaines lignes d'autobus, les P.T.T. fonctionneront à nouveau, des améliorations incessantes seront apportées dans les Services du Gaz et l'Electricité. mais il était temps!...

DIMANCHE

27

AOÛT 1944

N° 7 — 2 FRANCS

Rédaction, Adm., 37, r. du Louvre, Paris (2<sup>e</sup>)

ÉDITION DE PARIS

Tél.: TUR. 52.00 (5 lignes groupées)

On nous parlait de terroristes... On sait lesquels sont sur les toits.

# Paris a connu hier un jour de gloire

## MAIS LES ALLEMANDS ET LEURS COLLABORATEURS ONT TENU A ENSANGLANTER LA CITÉ LIBÉRÉE

### ET VOICI LA CINQUIÈME COLONNE...

**A**L'HEURE où ces lignes sont écrites, des coups de fusil retentissent dans les rues de Paris. Les grandes manifestations patriotiques ont été interrompues par de trop nombreuses fusillades qui heureusement n'ont causé que de légers blessés et quelques victimes. Mais j'ai été témoin de la foule rassemblée entre l'Étoile et l'Hotel de Ville. Pour applaudir le président du Gouvernement provisoire de la République, le général de Gaulle.

Certes, nous avons, d'une part, une manifestation patriotique, et d'autre part, une manifestation de la cinquième colonne. Les Allemands et leurs collaborateurs ont tenu à ensanglanter la cité libérée.

Ces deux manifestations ont eu lieu dans la nuit du 26 au 27 août. Les Allemands ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville. Les collaborateurs ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville.

Les Allemands ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville. Les collaborateurs ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville.

Les Allemands ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville. Les collaborateurs ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville.

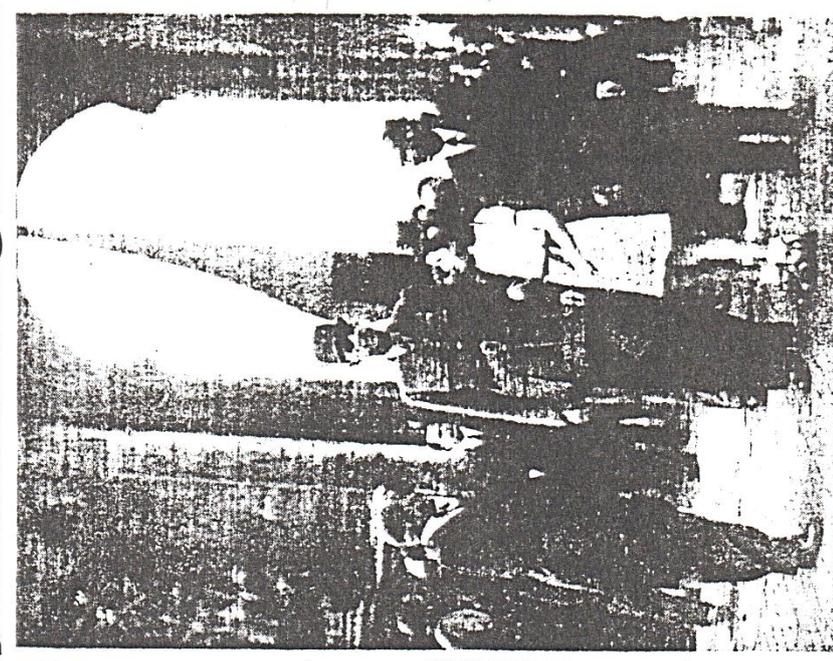
Embusqués sur les toits, les "tuteurs d'Himmler et de Darnand" ont mitraillé la foule et le soir les bombardiers de la Luftwaffe ont semé l'incendie et la mort

### L'odieux attentat de l'armée des toits

Il était 16 h. 00. De l'Étoile à Notre-Dame, sur tout le parcours qui devait emprunter le centre de Paris, une foule immense se dirigeait vers les bas côtés et les voies latérales. A l'Étoile, que le général et son état-major avaient précédé, les Allemands et leurs collaborateurs s'étaient installés à stationner, s'emparant des postes de la police, des bureaux, des locaux de l'Armée des Toits, des éléments de l'Armée des Toits, des éléments de l'Armée des Toits, des éléments de l'Armée des Toits.

De la voûte de l'Arc de Triomphe, ils n'avaient cessé d'observer la foule qui se dirigeait vers l'Hotel de Ville. Les Allemands et leurs collaborateurs ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville.

Sur la dalle sacrée, un drapsait couvrait la foule. Les Allemands et leurs collaborateurs ont tiré sur la foule qui se rassemblait devant l'Hotel de Ville.



Le général de Gaulle, qui vient de déposer une gerbe sur la tombe de l'incendie, descendre les Champs-Élysées à une petite fille savante pour...

L'esprit dépouillé des émotions violentes et saines qu'ont apportées la libération de Paris et l'arrivée des troupes Leclerc, lorsqu'on essaie de classer ce qui a le plus frappé dans ces jours historiques, on peut faire les réflexions suivantes:

. Personnellement, ce qui m'a le plus étonné, ce fut l'absence d'aviation. Alors qu'on nous répétait que l'aviation était les yeux de l'armée, pas un avion n'a paru dans le ciel.

. Ce qui a le plus indigné la population, c'est la trahison des tueurs de Darnant, dont on a très difficilement débarrassé la ville: il y a eu là une préméditation, une organisation de la cinquième colonne, qui avaient été longuement méditées et préparées. Car pour arriver à ce que j'ai vu, il fallait des complicités partout.

. Les agents ont la côte d'amour. Les Parisiens ont admiré leur conduite et les acclamaient quand ils passaient avec leurs brassards des F.F.I.

. En tant que préparatifs, on a été étonné (bien qu'on s'en doutât) de la perfection du réseau souterrain allemand. Les principaux centres de résistance allemands étaient reliés sous terre très loin. Le Sénat (où pendant des années,



Guérites en béton devant le ministère de la Marine, place de la Concorde, avec une inscription visant Jean Hérold-Paquis, chroniqueur de "Radio-Paris" pendant l'occupation.

nous avons vu faire des travaux) était relié avec les Catacombes sous le Panthéon, et également avec les hôtels du voisinage, où logeaient les Allemands. Tous ces travaux souterrains étaient toujours reliés au Métro, de sorte que les Allemands jamais ne se trouvaient enfermés ou assiégés quelquepart.

. Si les Postes ont fait la grève, par contre le téléphone n'a jamais cessé de fonctionner. Heureusement! car c'est lui qui reliait les Parisiens entre eux et avec l'extérieur.

. Autre impression: la rapidité de la réduction des points d'appui allemands par les hommes de Leclerc. Ils dominaient à tous points de vue leurs adversaires. Ils arrivaient, entouraient les objectifs (avec des tanks splendides) de trente ou trente trois tonnes, démolissaient les ouvertures à coups de canon, les tanks fonçaient, les hommes se précipitaient à la baïonnette. Et c'était fini. Une partie de la garnison était tuée ou prisonnière, et le reste...filait se mettre en civil pour gagner Paris par les souterrains et se répandre dans Paris – où il est toujours.

. L'esprit gouailleur du Parisien ne l' a jamais abandonné: déjà pendant la grève des agents, des loustics avaient crayonné sur les commissariats: *"Fermeture annuelle"* ou bien *"La police est en vacances"*. Sur le Sénat, après sa libération: *"Les portes seront ouvertes au public après désinfection"*. Sur une guérite individuelle, en béton armé, de mitrailleur: *"A louer pour personne seule"* etc.

. D'autres inscriptions étaient plus tristes et plus émouvantes. Au coin de la rue Guynemer et de la rue d'Assas, on voit un broc dans lequel on a placé deux splendides gerbes de glaïeuls, deux vases de fleurs sont à côté. Au-dessus, sur les volets du rez de chaussée, une inscription: *"Ici, le vendredi 25 août 1944, à 17 h 30 est tombé un jeune Français. Il est mort pour Paris et la Patrie"...*

## DISCOURS DU GÉNÉRAL DE GAULLE A L'HOTEL DE VILLE

(SOIRÉE DU VENDREDI 25 AOUT)

Pourquoi voulez-vous que nous dissimulions l'émotion qui nous étreint tous, hommes, femmes, qui sommes ici, qui sommes ici chez nous, dans Paris, levé debout pour se libérer et qui a su le faire de ses mains ; nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes qui dépassent chacune de nos propres vies.

Paris, Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré, libéré par nous-mêmes, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, c'est-à-dire de la France qui se bat, c'est-à-dire de la vraie France éternelle.

Eh, bien ! puisque Paris est libéré, puisque l'ennemi qui le tenait a capitulé dans nos mains, la France rentre à Paris chez elle. Elle y entre sanglante, elle rentre bien résolue... plus certaine que jamais de ses devoirs et de ses droits.

Je dis d'abord à ses devoirs et je les exprimerai tous pour le moment, en disant qu'il s'agit de la guerre ; l'ennemi chancelle, l'ennemi n'est pas encore abattu. Il en reste sur notre territoire et il ne suffira pas que nous l'ayons, avec le concours de nos chers et admirables alliés, chassé de chez nous, pour que nous nous tenions pour satisfaits. Après ce qui s'est passé, nous voulons entrer, comme il se doit, sur son territoire, en vainqueurs.

C'est pour cela que l'avant-garde française est rentrée à Paris à coups de canon ; — c'est pour cela que la grande armée française d'Italie, qui a débarqué dans le Midi, remonte rapidement la vallée du Rhône ; c'est pour cela que nos braves et chers F. F. I. veulent devenir des unités modernes ; — c'est pour avoir cette revanche, cette vengeance et en même temps cette justice, que nous saurons continuer à battre jusqu'au dernier jour, jusqu'au jour de la victoire totale.

La nation sait bien qu'il lui faut, pour vaincre et se reconstruire et être grande, qu'il lui faut avoir avec elle tous ses enfants. La nation sait bien que ses fils et ses filles, tous ses fils et toutes ses filles, hormis quelques malheureux traîtres qui se sont livrés à l'ennemi et lui ont livré les autres, et qui connaissent et connaîtront la rigueur de la loi, hormis ceux-là, tous les fils et toutes les filles de France marchent et marcheront fraternellement pour les buts de la France, la main dans la main.

C'est cette grande, noble discipline nationale que le gouvernement réclame de tous les citoyens. Cette grande, noble discipline nationale n'empêche pas, bien au contraire, la nation d'avoir conscience de ses

droits. Je dis ici, parce qu'il faut qu'on l'entende après ce qui s'est passé en quarante... Il n'y a pas d'autre voie, pratique et acceptable, pour que le peuple fasse entendre sa voix, que le suffrage libre de tous les Français et de toutes les Françaises, dès que les conditions dans lesquelles se trouve la nation permettront de passer la parole au peuple, c'est-à-dire au souverain.

Et les droits de la France, c'est-à-dire ses droits intérieurs, les droits qui intéressent tous ses enfants et qui, par conséquent, l'intéressent elle-même d'une façon vitale, nous voulons — quand nous aurons la possibilité de le faire — les restaurer. Nous voulons des Français et des Françaises dignes, dignes d'eux-mêmes, dignes du pays. Nous voulons pour chacun, en France, des conditions d'existence qui soient à la hauteur de ce qu'un homme, une femme ont le droit de réclamer.

Enfin la France a des droits au dehors. La France est une grande nation. Elle l'a prouvé au temps de l'épreuve. Nous n'avions pas la grandeur autour de nous : Nous nous en sommes bien aperçus, mais nous voilà, nous voilà debout, rassemblés, nous voilà parmi les vainqueurs et ce n'est pas fini. Cette grande nation-là a des droits et, ces droits, elle saura les faire valoir. Elle a le droit d'être en sécurité. Elle a le droit d'exiger de n'être plus jamais envahie par l'ennemi qui l'a fait tant de fois. Elle a le droit d'être au premier rang parmi les grandes nations qui vont organiser la paix et la vie du monde. Elle a le droit de se faire entendre dans toutes les parties de la terre. C'est une grande puissance mondiale. Elle saura faire en sorte que les autres en tiennent compte parce que cela est de l'intérêt suprême, je veux dire de l'intérêt de l'humanité.

Voilà ce que nous devons faire. Autour du gouvernement de guerre, l'unité et la grandeur. Voilà notre programme.

Je n'ai qu'à vous regarder tous pour savoir, de la manière la plus certaine, que c'est celui de tous les Français. Par conséquent, marchons. Il arrivera bien des difficultés. Il en arrivera spécialement à Paris. Ce n'est pas du jour au lendemain que nous pourrons rendre à Paris, à la France, sa richesse, son aisance, ses facilités d'autrefois. Ce n'est pas aujourd'hui que nous pourrons remettre sur la figure de notre pays les traits pacifiques qui ont été si souvent les siens.

Nous aurons donc bien des obstacles à surmonter, bien des difficultés à vaincre. Le gouvernement fera son devoir. Toute la nation a le droit d'exiger qu'il le fasse. Ainsi irons-nous vers des jours plus heureux.

. Le moment le plus émotionnant ?... pour Germaine : celui où la T.S.F. a annoncé que les Français entraient à Paris... pour moi : l'arrivée à ma hauteur des premiers tanks français à la Porte d'Italie.

Et maintenant : Au travail !! pour que  
Vive la FRANCE !!



# RAPPORT DES FORCES ET PERTES

## Forces allemandes

Selon Chaban-Delmas, cité par Henri Amouroux (La grande histoire des Français sous l'occupation, tome 8):  
16 000 hommes, 80 chars, 60 canons, et une soixantaine d'avions, basés au Bourget.

## Division Leclerc

16 000 hommes, 4 000 véhicules, 200 chars, 600 canons.

## Forces Françaises de l'Intérieur

Selon les Cahiers français d'information (N°27):  
Secteur Nord 8 168 hommes, secteur Est 10 536 hommes, secteur Ouest 7 603 hommes, secteur Sud 8 086 hommes, soit au total environ 35 000 combattants, auxquels s'ajoutaient les milices patriotiques des usines parisiennes, les Groupes Francs du général Henri Martin, et surtout la Police Parisienne.

Armement: au départ, un millier de fusils, autant de révolvers, une centaine de mitraillettes; cet armement s'est accru au cours de l'insurrection, avec le matériel pris aux Allemands.

Selon Henri Amouroux dans "La grande histoire des Français sous l'occupation" (tome 8, chapitre 12 "Les barricades"):

*Les chiffres les plus élevés et les plus précis qu'il soit possible de trouver concernant l'armement de la Résistance sont les suivants: 4 mitrailleuses, 83 fusils-mitrailleurs, 562 fusils (y compris les fusils de chasse), 325 revolvers et 192 grenades*

## Pertes

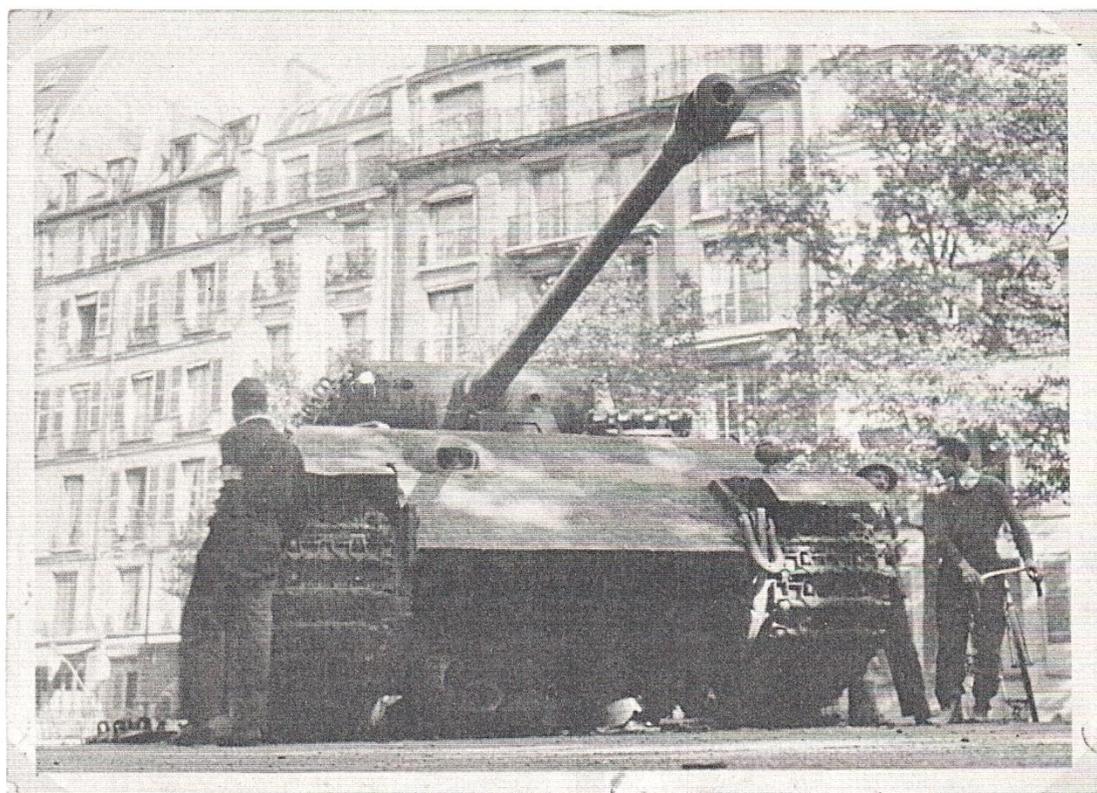
Selon Charles de Gaulle (Mémoires de guerre, tome 2):  
Allemands: 14 800 prisonniers, 3 200 tués dans la journée du 25 août, un millier de tués par les partisans durant les jours précédents.  
2ème D.B.: 28 officiers, 600 soldats.  
F.F.I. : 2 500 hommes tués ou blessés.  
Civils : plus de 1 000.

## LES ÉTAPES DE LA LIBÉRATION DE PARIS

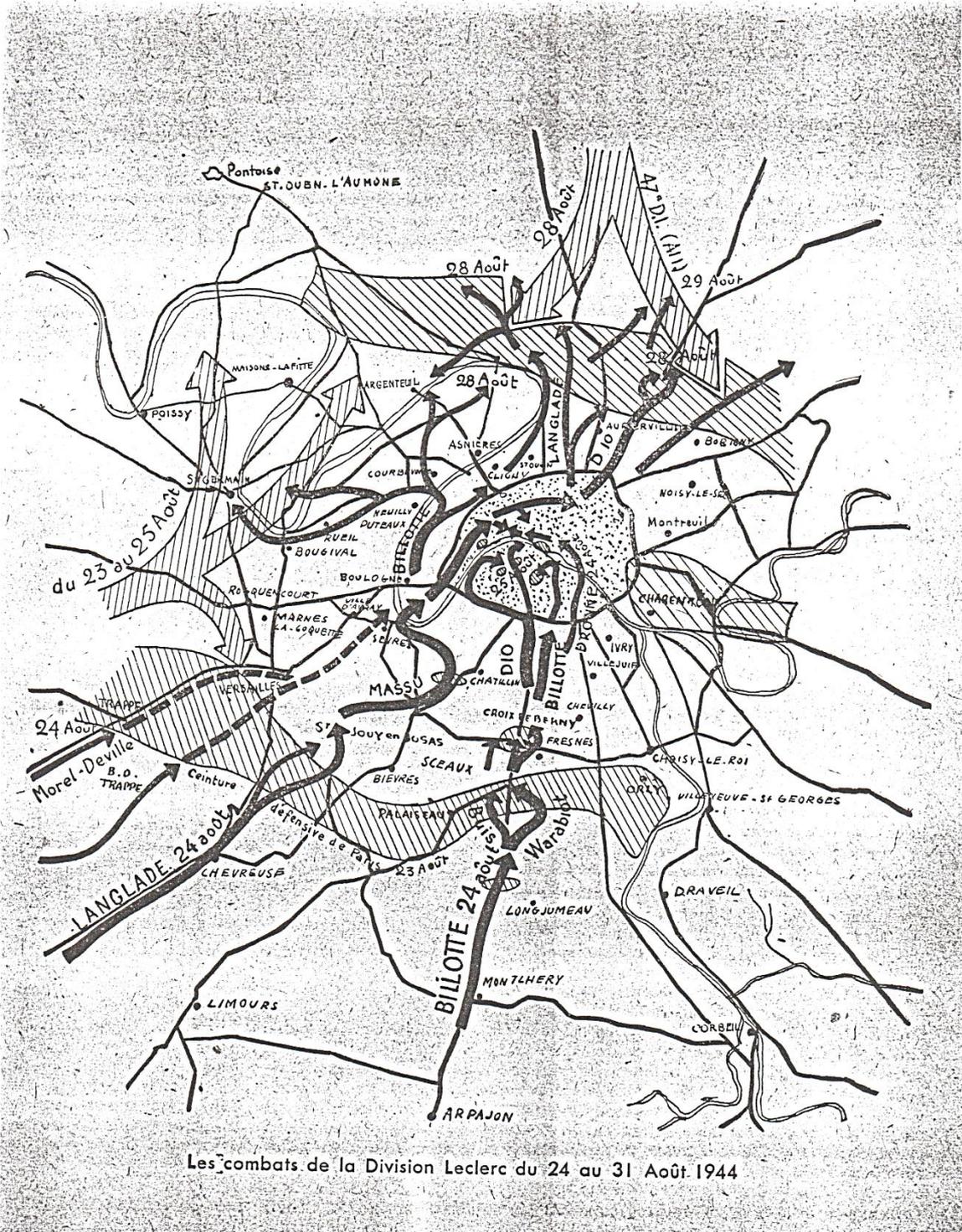
6 juin 1944		Les Alliés débarquent en Normandie.
20 juillet		Attentat contre Hitler.
1 <sup>er</sup> août		Percée d'Ayranches.
10 août		Grève des cheminots.
15 août		La police parisienne se met en grève.
17 août		Prise de Falaise et de Dreux. Les journaux cessent de paraître. Le métro ne circule plus. La Radiodiffusion Nationale suspend ses émissions.
18 août		Les grèves s'étendent à la plupart des services publics. L'Etat-Major Régional F.F.I. lance l'ordre de mobilisation générale. Les chefs des Mouvements de Résistance de la Police convoquent 3.000 agents pour le lendemain matin sur le Parvis Notre-Dame.
Samedi 19 août	8 heures	Occupation de la Préfecture de Police. Les F.F.I. passent à l'attaque dans plusieurs quartiers. Occupation des commissariats de police.
	10 heures	Le nouveau Préfet, M. Luizet, arrive à l'Hôtel de Ville où il confère avec le colonel Rol.
	11 heures	Le C.N.R., d'accord avec la Délégation générale, lance l'ordre d'insurrection.
	15 heures	Les Allemands lancent une attaque contre la Préfecture de Police.
	17 h. 30	Les Allemands ont amené des chars. Les 300 défenseurs de la Préfecture commencent à manquer de munitions.
	18 heures	Réunion des chefs de la Résistance, avenue de Lowendal.
	20 h. 30	Les Allemands demandent une trêve aux défenseurs de la Préfecture de Police.
	21 h. 40	Le général von Choltitz, commandant du Grand Paris, propose la prolongation de la trêve jusqu'au lendemain matin.
Dimanche 20 août	7 heures	Prise de l'Hôtel de Ville. Arrestation du Préfet de la Seine et du Président du Conseil municipal.
	9 heures	Réunion du bureau du C.N.R. élargi, sous la présidence de M. Georges Bidault, en présence du Délégué général (M. Parodi) et du Délégué militaire national (Général Chaban-Delemas).
	11 h. 30	Suspension d'armes accordée à l'ennemi.
	14 heures	Arrestation de MM. Parodi, Laffont, Pré. Occupation des Mairies d'arrondissement, du Ministère de la Justice et des Invalides. Parution des premiers journaux libres.
	16 heures	Réunion du C.N.R. qui s'ajourne au lendemain.
	20 heures	Libération des membres de la Délégation générale.
Lundi 21 août	7 h. 30	Conseil de guerre à la Préfecture de Police.
	10 h. 30	Les F.F.I. occupent les principaux édifices publics : Elysées, Hôtel Matignon, Ministères de l'Intérieur, de la Guerre, de l'Agriculture, Gare de l'Est, Halles, Bourse du Travail, imprimeries, centraux téléphoniques.
	18 heures	Réunion du C.N.R. et de la Délégation générale, qui décident la rupture de la suspension d'armes à partir du mardi 17 heures.
Mardi 22 août		Journée des barricades. Interventions du général de Gaulle auprès du général Eisenhower.
Mercredi 23 août	8 heures	Le Délégué militaire national (D.M.N.) est informé de l'avance de la 2 <sup>e</sup> D.B. en direction de Paris.
	10 heures	Les Allemands tentent de reprendre les édifices publics, mais sont arrêtés par les barricades.
	16 heures	Le D.M.N. et le C.O.M.A.C. décident de mettre tout en œuvre pour chasser les Allemands de leur point d'appui. Les mesures prises par l'Etat-Major du Colonel Rol se déclenchent.
	17 heures	Les Allemands se retranchent dans leurs points d'appui : Ecole Militaire, Chambre des Députés, Luxembourg, Central Archives, Concorde, Opéra, République, Hôtel Majestic, Hôtel Maurice, Quai d'Orsay.

Jeudi 24 août	11 heures	Les F.F.I. s'emparent du Central Archives.
	15 heures	Les F.F.I. reçoivent un message du général Leclerc : « Tenez bon, nous arrivons. »
	20 heures	La deuxième Division Blindée atteint la Croix-de-Berny.
	21 h. 45	Le capitaine Dronne à l'Hôtel de Ville.
Vendredi 25 août	7. h. 30	Le Colonel Billotte arrive à la Préfecture de Police.
	8 h. 30	Le Délégué militaire national accueille le Général Leclerc à la Croix de Berny.
	15 heures	Le général von Choltitz signe, à la Préfecture de Police, la reddition de la garnison.
	17 h. 30	Le général de Gaulle à l'Hôtel de Ville.
Samedi 26 août	18 h. 30	Le dernier point d'appui ennemi, le Luxembourg, tombe.
		Les Allemands contre-attaquent entre Saint-Denis et La Chapelle. Paris acclame le général de Gaulle. Derniers soubresauts de la V <sup>e</sup> Colonne.

Source: LES CAHIERS FRANCAIS D'INFORMATION  
Bulletin hebdomadaire publié par le Ministre de l'Information  
N°27 du 17 août 1945



Char allemand Panther livré à la curiosité des Parisiens,  
ici boulevard Henri IV



Les combats de la Division Leclerc du 24 au 31 Août 1944

**La 2ème Division Blindée du Général Leclerc  
dans le dispositif des armées alliées débarquées en Normandie**

**Général Eisenhower**

Groupe d'armées  
anglo-canadiennes  
Général Montgomery

Groupe d'armées  
américaines  
Général Bradley

1ère armée  
canadienne  
G1 Créar

2ème armée  
britannique  
G1 Dempsey

1ère armée  
américaine  
G1 Hodges

3ème armée  
américaine  
G1 Patton

Arrivée en Grande Bretagne en Avril 1944, et débarquée en France le 1er août, la 2ème division blindée du général Leclerc était rattachée à l'armée Patton, avec laquelle elle combattit en Normandie. Le 17 août elle fut rattachée à l'armée Hodges, appartenant au 5ème corps du général Gerow.



Photos Yann Guyon Le Bouffy

Monument au général Leclerc  
à Paris, Porte d'Orléans.





Le présent ouvrage a été réalisé par  
Françoise Guyon Le Bouffy, Jean-Claude et Antonin Marcel.

Tous trois remercient les personnes et les organismes qui ont apporté leur contribution à cette entreprise :

la famille de Passorio Peyssard,  
la famille Guyon Le Bouffy,  
Jean-François Lecaillon, professeur d'histoire,  
Jean Laurenceau,  
(qui habitait à l'époque 64 rue Claude Bernard),  
la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris,  
son directeur Jacques Dérens,  
Marie de Thézy, conservateur en chef,

Ce document, réalisé avec le parrainage de l'Inspection Générale de l'Aviation Civile et de la Météorologie, et du Bureau "Enquêtes-Accidents", en l'honneur du cinquantenaire de la Libération de Paris, ne peut être vendu.

Fait à Paris, 93 boulevard du Montparnasse  
Juin 1994

